

W-FENE C

MAGAZINE



VENTURA

COCAINE PISS - L[E]A]HTA - MANU
THE LUMBERJACK FEEDBACK - SAPIENS
CULT OF LUNA - KORN - SLIPKNOT



1019

EDITO

En mettant autant de temps entre deux albums, chaque sortie de Tool marque forcément son époque et une évolution dans le monde de la musique. Au début des années 90', le groupe reste assez méconnu, le clip de «Sober» marque les esprits mais c'est avec l'album Aenima que le groupe s'impose au monde comme un monstre à part. Le CD vit alors son apogée, 80% de la vente de musique passant par ce support, Tool se démarque avec une édition originale qui joue avec l'artwork et le boîtier. Le W-Fenec n'existe pas encore, on ne fait notre apparition qu'au début de l'année 1998, déjà fans de Tool mais encore étrangers au monde du disque. A cette époque, les labels travaillent à fond leurs sorties, les chargés de promotion sont surtout des passionnés et les liens avec la presse sont très étroits, entre les stages et les CDD, les maisons de disques s'échangent quasiment leur personnel, tout le monde connaît tout le monde ou presque, de toute façon, il n'existe que quelques mags papier et les webzines sérieux se comptent sur les doigts d'une main. On reçoit donc le magnifique Lateralus au printemps 2001, le 15 mai pour être exact, quelques jours avant sa sortie, si je m'en souviens, c'est que c'est le jour de mon anniversaire... Un très beau cadeau surtout que le web de 2001 ne permet pas encore de télécharger rapidement et a plutôt une mauvaise image, le combat Metallica / Napster s'étalant partout. Je suis invité au concert du Zenith de Paris, c'est la première fois que je vis Tool en live, c'est encore un très bon souvenir.

En 2002, le groupe repasse par Paris et petit miracle, le W-Fenec est un des 4 medias français à pouvoir l'interviewer. L'équipe qui assure la promotion aime le zine et nous le rend plus que bien. Ils prennent même quelques risques pour nous car on déclare être un mag papier, le management américain exigeant uniquement de gros poissons. Le même management qui fait la chasse aux photos volées lors du concert et demande aux photographes accrédités le premier quart d'heure de quitter la salle du concert ensuite. Hérésie corrigée par l'équipe du label qui prête ses badges all access aux quelques photographes pour les faire rentrer après la prise des clichés. Les gars sont fans et se démènent pour d'autres fans. Le CD est encore à la mode en 2006 quand sort 10,000 days mais il faut déjà faire plus qu'un beau digipak, Tool joue la carte de la vision

stéréoscopique avec des lunettes intégrées, c'est rare, c'est bizarre mais l'objet vaut le détour et de mémoire, il n'était pas vendu plus cher qu'un album classique.

13 ans plus tard, le monde a changé, la valse des labels a concentré la puissance au sein de quelques majors qui se battent pour être écoutées sur internet, repressent des vinyles et se désengagent massivement de la promotion, laissant à des sous-traitants cette tâche qui demande beaucoup de travail pour des résultats pas toujours visibles. L'équipe des années 2000 a disparu, RCA a repris les rênes, les gars gèrent Black M, Kyo, Christophe Willem, Miley Cyrus, Shakira, Britney Spears, Justin Timberlake, Mariah Carrey, Michael Jackson, des dizaines d'autres et Tool. Aucun n'a besoin de la presse indé pour exister, même si on peut le comprendre, on aurait aimé que l'équipe d'Emmanuel Perrot (ou lui-même) nous le dise par retour de mail ou en décrochant ne serait-ce qu'une fois leur téléphone (nous rappeler étant encore plus compliqué), après tout, c'est leur boulot, non ? A leur décharge, Tool semble aussi se foutre un peu de la gueule du monde (et donc pas seulement de celle de Taylor Swift ou Justin Bieber) avec un objet OVNiesque à 80 euros qui semble un peu profiter de leur position divine. Encore qu'une version promo «basique» nous irait bien quand même. Bref, pour le moment, on ne donnera pas d'avis sur Fear inoculum parce qu'on se doit de d'abord parler des albums que certains font l'effort de vouloir faire connaître, qu'ils soient eux aussi des poids lourds (Cult of Luna, Korn, Slipknot...) ou bien, pour l'heure, des poids plumes (Show Me Your Universe, Polar Moon, L[ea]htan, RougeGorgeRouge...).

Dans 10 ans, si son contrat est terminé, Tool n'aura plus besoin d'un label, il pourra directement traiter avec les plateformes de téléchargement et les maquiladoras puis Amazon. De notre côté, on espère qu'il restera des gens comme nous, de simples intermédiaires mais des vrais passionnés.

■ Oli

SOMMAIRE

06 VENTURA

13 MARS RED SKY

14 CULT OF LUNA

15 BOKASSA

18 MANU

24 SLIPKNOT

25 COCAINE PISS

30 RUSSIAN CIRCLES

31 THE LUMBERJACK FEEDBACK

38 KORN

40 BARONESS

42 SAPIENS

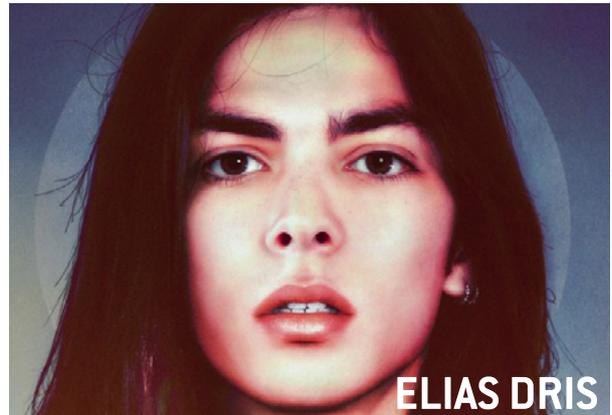
48 INTERVI OU : L[EA]HTAN

50 EN BREF

64 LA FERME ÉLECTRIQUE

80 IL Y A 10 ANS

82 DANS L'OMBRE



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Mic

Maquette couverture :

Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

Maquette mag :

Oli

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER CET ETE

The Ghost Inside a repris le chemin du studio pour enregistrer un cinquième album. Les Américains étaient remontés sur scène début juillet, une première depuis leur terrible accident de novembre 2015. Will Putney assurera la production de la bestiole, il a bossé avec Knocked Loose, Thy Art Is Murder, Counterparts, Every Time I Die ou encore Body Count par le passé. Jeremy McKinnon, chanteur de A Day To Remember, intervient également comme co-producteur.

Le nouvel album de **Tool** est vraiment sorti le 30 août.

Unsane a splitté.

Will Haven devrait proposer une suite à Muerte dans les prochains mois.

Art Cruz (Prong) est officiellement le nouveau batteur de **Lamb Of God**, depuis juillet 2018 c'est lui qui remplaçait déjà Chris Adler suite à son accident de moto.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN SEPTEMBRE

Mass Hysteria va sortir un album live de sa prestation au dernier Hellfest.

Gojira vient de clôturer sa tournée américaine avec Slipknot, Behemoth et Volbeat. Le groupe n'entend pas se reposer sur ses lauriers et va rentrer en studio !

Vincent, chanteur d'**AqME**, se bat contre un cancer. Pour cette raison, leurs dates finales de concert sont repoussées : au 10 janvier à L'Empreinte de Savigny le Temple et au 11 janvier pour celle au Trianon de Paris. Nous souhaitons évidemment un prompt rétablissement à Vincent et du courage à lui et ses proches dans cette difficile épreuve.

Danse du vice, de l'horreur et de l'extase..., le troisième album de **Demon Vendetta** est le dernier disque du groupe. L'album sera disponible en LP et digital et s'écoute en intégralité sur Bandcamp. «What waits below», titre extrait de cet opus, a fait l'objet d'un clip.

Metallica a annoncé repousser sa tournée en Australie et Nouvelle-Zélande. James Hetfield a replongé dans ses problèmes d'addiction et est actuellement en désintox'. Slipknot devait les accompagner sur cette tournée.

MAIS QUI A DIT ?...

«Le choix de l'artwork, c'est toujours un moment assez douloureux chez nous»

- A. The Lumberjack Feedback
- B. Ventura
- C. Manu
- D. Cocaine Piss

«J'avais envie aussi que l'on retrouve l'esprit de groupe auquel je suis très attachée avec mes compères»

- A. Manu
- B. Cocaine Piss
- C. The Lumberjack Feedback
- D. Ventura

«Ca fait toujours plaisir de recevoir des photos dans tous les sens chaque fois que Steve Albini porte notre t-shirt»

- A. Cocaine Piss
- B. Ventura
- C. The Lumberjack Feedback
- D. L[ea]htan

«Comme on n'est pas plus ambitieux que ça, on a simplement pris notre temps»

- A. Ventura
- B. Sapiens
- C. Cocaine Piss
- D. The Lumberjack Feedback

«Lorsque je compose, j'imagine toujours des formes, des images, des couleurs»

- A. Sapiens
- B. L[ea]htan
- C. Manu
- D. Ventura



VENTURA

DÈS L'INSTANT OÙ NOUS AVONS EU VENT DE LA SORTIE IMMINENTE D'AD MATRES, LE NOUVEL ALBUM DE NOS CHOUCHOUS DE VENTURA, IL NOUS ÉTAIT ALORS IMPENSABLE DE NE PAS ALLER LEUR SOUTIRER QUELQUES IMPRESSIONS SUR LEUR NOUVELLE LIVRAISON QU'ILS ONT SOIGNEUSEMENT PRIS LE TEMPS DE PEAUFINER AVEC LEUR NOUVEAU BATTEUR. C'EST PARTI !

Quel plaisir fou de vous retrouver et surtout de trouver une suite à Ultima necat. Plus de 6 ans après sa sortie, on a envie de vous demander d'emblée, comment ça va ?

Philippe (guitare, chant) : Ça va très bien, merci !

Diego (basse) : On pète le feu, et très heureux que ce disque soit enfin sorti.

Ventura était vraiment en sommeil pendant tout ce temps ? Ou ça composait vraiment lentement ?

Philippe : Non, on n'était pas vraiment en sommeil, on avait besoin de temps, je pense.

Diego : Oui, on n'était pas endormi, on a pris notre temps et sans aucune attente. On se voyait toujours toutes les semaines pour jouer des trucs ensemble et dans un sens, on avançait comme ça.

Durant cette période, en terme musical, je sais au moins que Philippe a collaboré avec Louis Jucker, mais pour le reste. Ah si, il y a ce disque de B-sides, non ?

Philippe : J'ai effectivement fait un disque avec Louis, mais il n'y a aucun lien avec la longueur du délai. Quant au disque de B-sides, ce n'est pas à proprement parler un disque. C'est l'initiative de Diego de mettre en ligne ces trucs qui traînaient et dont on ne savait pas quoi faire. C'est pratique de les avoir à portée d'oreille.

Diego : Ces B-sides ont été balancées sur Soundcloud pour qu'elles soient écoutées. Tous ces morceaux sont des jams, des trucs enregistrés au local par Philippe et moi. Je considère pas que c'est un disque.

En janvier 2018, je vois que vous étiez en train de mixer cet album, en juillet 2018, vous annoncez l'album pour début 2019. Ça a vraiment été long à accoucher de cet album.

Philippe : Oui, tout a été assez compliqué... On a d'abord dû repousser le mix de quatre mois, et à





partir de là tout a pris du temps. Le truc, c'est qu'on fait ça à côté de notre vie quotidienne, et comme on n'est pas plus ambitieux que ça, on a simplement pris notre temps.

Diego : L'accouchement a été long, en effet ! Plusieurs étapes de studio ont traîné, comme le mix. L'étape du mastering a aussi pris un peu de temps, on a fait plusieurs test pressing, et pour finir, le design et la fabrication de la pochette ont aussi pris du temps. Si tu combines tout ça au final, ça fait 2 ans.

Le dernier coup qu'on vous avait vu physiquement, c'était en 2014 à Lille. Je remarque que Mike (batterie) et Olivier (guitare) ne sont plus là aujourd'hui. Ils ont définitivement abandonné le navire ?

Philippe : Ah Lille, La Malterie !!! Non, Mike et Olivier ne font effectivement plus partie de l'aventure... Ce sont les aléas de la vie de groupe, dont nous tenons à préserver jalousement les mystères.

Diego : On se voit encore parfois, surtout lors de concerts. Mais, oui, aujourd'hui Ventura, c'est Greg (de Cortez), Philippe et moi.

On a associé longtemps Ventura au label Afri-

cantape, votre nouvel album sort chez Vitesse Records. Du coup, Africantape, ça existe toujours ? Vous avez trouvé une solution locale pour sortir votre disque, vous pouvez nous parler de ce deal et de ce label ?

Philippe : Pour autant que je sache, non, Africantape n'existe plus.

Diego : Ouais, Julien Fernandez a stoppé l'aventure. Actuellement, il gère avec un de ses amis un label qui s'appelle Aagoo Records. Le site web de ce label ressemble d'ailleurs beaucoup à celui d'Africantape, on retrouve bien Julien Fernandez et sa touche graphique bien à lui.

Philippe : Donc Vitesse Records, qui est un label lausannois qui sort des disques d'artistes de la région, comme La Gale ou Bombers, a accepté de sortir le nouveau. Mais ils étaient déjà partie prenante du précédent, qui était une co-production entre Africantape et Vitesse Records. Il n'y a pas de deal entre eux et nous, ils ont aimablement accepté de produire ce disque dont la pochette a coûté deux reins.

Diego : On connaît les gens derrière Vitesse Records depuis pas mal de temps, donc il était normal pour nous de répéter l'expérience avec eux. Aucun deal, juste une poignée de main a suffi.



On connaît votre goût prononcé pour les titres d'album en latin notamment, le nouvel album s'appelle Ad matres et non «Ad patres», un jeu de mot qui ne sonne pas très joyeux en fait. Il y a toujours eu une profonde tristesse/mélancolie chez Ventura et sur ce nouvel album, j'ai l'impression que c'est encore pire qu'avant. C'est le reflet du monde dans lequel on vit qui est de pire en pire ? Ou le mal-être intérieur des Ventura ?

Philippe : C'est surtout dû au fait que la mère de Diego est décédée pendant ce laps de temps, et que bien évidemment cela a marqué l'ambiance du groupe, tout comme d'autres malheurs dont je ne parlerai pas ici... Ceci couplé aux départs de Mike et Olivier, puis à l'éviction de notre local depuis presque vingt ans... Une période merdique, en somme.

Diego : Ce disque n'est pas joyeux et l'ambiance n'est pas très tropicale, en effet. Il y a eu quelques passages à vide durant cette période, comme le décès de ma mère, mais aussi comme Philippe le dit, les départs de Mike et Olivier. L'arrivée de Greg nous a fait beaucoup de bien, autant au niveau de la musique mais aussi en terme d'ambiance dans le groupe. On connaît Greg depuis longtemps, on rigole bien ensemble !

Je trouve que le son de Ad matres est beaucoup moins costaud que les précédents, que ça soit en profondeur ou en saturation, c'est une illusion de ma part ?

Diego : Tu as parfaitement raison et de bonnes oreilles, ce fut un choix de notre part. Là aussi on a pris notre temps, avec un Serge Morattel plus impliqué dans le processus que par le passé. Avant, on voulait que ça tabasse, avec une grosse batterie, des guitares larges et une basse qui chie. Cette fois, chaque morceau était étudié et décortiqué. La batterie sonne différemment sur chaque morceau par exemple. Pour moi, ce disque représente bien Ventura mais avec du velours.

Philippe : Nous avons demandé à Serge de lui donner une certaine couleur, et le résultat est celui de son approche. Nous avons décidé que ce disque devrait être différent des précédents, histoire aussi de marquer la rupture avec ce qu'on a sorti par le passé.

Surprenant aussi d'entendre un titre comme «The dots better», un tantinet pop scandinave un peu froide et chaude en même temps. J'ai l'impression que beaucoup de choses ont été tentées en termes de compositions pendant ces 6 ans. Il doit

y avoir du matériel pour les prochains disques.

Diego : On a envoyé environ une vingtaine de morceaux à Serge avant d'aller en studio. Certains encore totalement à l'état d'ébauche mais d'autres structurés et prêts à être enregistrés. Notre enregistreur multi-pistes au local est blindé de trucs, soit enregistrés par Philippe tout seul, soit à deux. Il y a toujours eu du matériel mais pas forcément pour un disque. Concernant «The dots better», ce titre avait une toute autre gueule au départ, il a vraiment pris forme en studio, et au final, je pense que c'est mon préféré.

Philippe : À la base, ça devait être plus couillu, mais ça donnait pas grand chose toutes guitares saturées dehors, alors Serge a suggéré de l'aborder comme ça, ça nous a plu, et on l'a enregistré comme ça. J'écoute pas beaucoup de pop scandinave, donc je peux pas me prononcer...

Globalement, du moins aux premières écoutes, je crois que c'est l'album le plus éloigné des précédents, en termes de démarche artistique y compris dans la production. Quelle était le constat au moment de composer ce disque ? Y avait-il dès le départ cette volonté, par exemple, de faire un peu plus respirer les morceaux, rajouter plus de parties calmes, un peu plus post-rock, d'être moins dans une démarche d'envoyer la purée coûte que coûte. Quand on écoute «Acetone», «Johnny is sick», «To stand no has one» ou «l'm afraid», c'est frappant.

Philippe : C'est difficile de répondre à cette question... C'est probablement en partie lié au jeu de Grégoire, notre nouveau batteur. Et on avait aussi envie de nous éloigner de cette quête un peu vaine de la puissance à tout prix. On est allé en studio en étant délibérément pas prêts à 100%, ce qui est un immense luxe à notre échelle, et on voulait voir ce qui en sortirait, et voilà le résultat.

Diego : Pour être honnête, c'est seulement à la fin de l'enregistrement que je me suis vraiment rendu compte de la différence avec les albums précédents. Mike était, dans un sens, un batteur qui avait toujours la même intensité, alors que Greg est un batteur qui joue davantage avec des nuances. Donc il a clairement influencé ce disque. Les guitares sont presque aussi larges que sur les autres albums, ma basse est même plus présente aussi, c'est vraiment la batterie qui amène ce velours. La seule démarche dont je me rappelle est celle de ne pas avoir de long morceau, comme «Amputee» par exemple.

Sortir votre album le même jour que celui de Tool, c'était un hasard ou une petite blague ?

Philippe : Non, c'est un pur hasard...

Diego : ...qui nous a bien fait rire lorsqu'on s'en est rendu compte. J'ai posté un truc graphique débile, cela m'a pris 30 secondes à faire sur mon mobile,

et je savais que cela allait se propager et être partagé rapidement. Merci à Tool.

Vous avez déjà eu le temps de présenter le nouvel album au public ? Une tournée est prévue ?

Philippe : Nous avons «verni» le disque début septembre à Lausanne, mais nous n'avons aucune date de prévue pour l'instant. Mais comme ça s'est très bien passé, il n'est pas exclu que ça ait lieu plus tard.

Diego : À voir, ouais !

Pour terminer, j'aimerais que vous me racontiez juste une anecdote ou ce qui vous sort par la tête concernant chacun des morceaux de ce Ad madres

Acetone :

Philippe : Le titre fait allusion au groupe de slow-core Acetone, dont le chanteur s'est suicidé faute de succès... Certains accords du morceau m'y font penser. Un des morceaux les plus compliqués à rejouer en live.

Diego : J'adore ma ligne de basse, y a plein de parties différentes, j'adore jouer ce morceau.

Void :

Philippe : Le plus vieux morceau du disque... Il doit avoir pas loin de dix ans.

Diego : J'allais dire la même chose que Philippe, donc je vais dire que c'est vraiment le morceau dans lequel on entend le niveau de jeu de batterie assez exceptionnel de Greg.

Faith, hope & charity :

Philippe : C'est une chanson qui parle d'aviation...

Diego : Et moi je dis que ça parle de 3 avions.

Johnny is sick :

Philippe : Il l'était, il l'a prouvé.

Diego : Pendant l'étape du mix, il aurait été plus juste de l'appeler «Johnny was sick».

Revenge :

Philippe : Ce morceau parle de ma mère.

Diego : Dans ma tête, ce morceau s'appellera pour toujours «Maïzena».

The dots better :

Philippe : Je ne sais pas quoi dire de ce morceau. À part peut-être que j'aime bien les paroles.

Diego : Voir Greg enregistrer ce morceau en live était super impressionnant. On ne dirait pas comme ça, mais la batterie a été enregistrée d'un coup, sans overdub de cymbales, il joue tout en live. La méga classe !

To stand, no one has :

Philippe : Référence à un livre inédit qu'un ami a

écrit, et auquel il emprunte son titre.

Diego : On n'avait jamais joué ce morceau avec Greg avant d'aller en studio mais il faisait partie de la démo envoyée à Serge. Il a trouvé dommage de ne pas essayer de l'enregistrer. 3-4 heures plus tard, il était enregistré. Je répète. Greg n'avait jamais joué ce morceau avant. Encore à nouveau, la méga classe !

To suffer :

Philippe : Référence brillante à une chanteuse suédoise qui avait un morceau qui disait «It's all about the money»...

Diego : J'ai dû batailler avec Serge qui voulait que je modifie ma ligne de basse super simpliste, trop «vide» à son goût. Au final, j'ai gagné la bataille.

Pioneer :

Philippe : Hommage à notre pionnier intergalactique, Bertrand P. qui, s'il continue à ce rythme, va bientôt nous dégoter une planète B.

Diego : Quel connard ce Bertrand P.

I'm afraid :

Philippe : Autre hommage, à Glenn Medeiros cette fois. Ai-je besoin d'en dire plus ?

Diego : Malheureusement, et vraiment, je n'aime pas ce morceau. Même si le résultat est bon, cette mélodie me rend super glauque. Lorsque j'ai dit ça à Serge durant la session d'enregistrement, il m'a répondu : «Eh ben, raison de plus pour l'enregistrer !».

Merci à Arnaud d'Irascible Music et bien évidemment à Diego et Philippe.

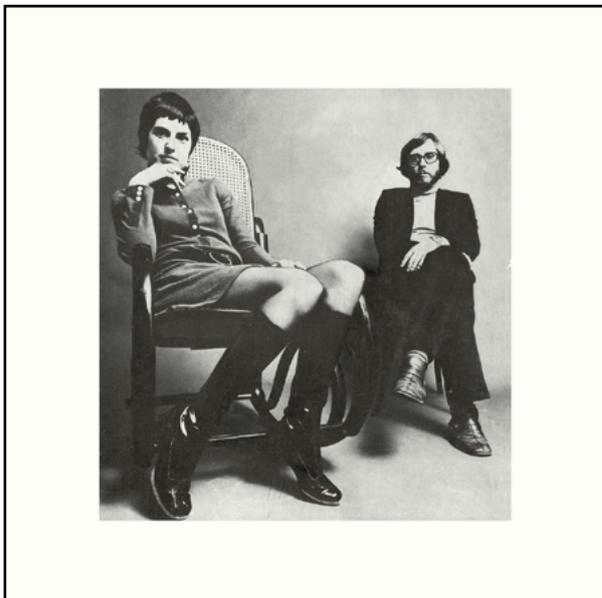
■ Ted

Photos : DR



VENTURA

Ad matres (Vitesse Records)



À bien des égards, *Ad matres* est un album à part dans la discographie de Ventura. Et ce n'est pas seulement parce le trio historique a changé de batteur (Grégoire, quartier de Cortez, a remplacé Mike) et s'est séparé de leur éphémère guitariste Olivier. Ou parce qu'il a anecdotiquement pété son record de délai entre deux albums, soit 6 ans après le somptueux *Ultima neocat*. Ironie du sort, ce quatrième album est sorti le même jour que *Fear inculcum* de Tool, formation réputée pour mettre un temps fou à sortir des albums (13 ans pour le dernier, soit l'époque de Pa cazona !). Ventura n'en est pas encore là, mais à chaque album son histoire. Bref, revenons-en à nos moutons. Si *Ad matres* est un album à part, c'est parce qu'au-delà de la magie des émotions que ce groupe est toujours capable de produire avec aisance, il se révèle être désormais beaucoup moins attiré par les saturations à la fois compactes et amples, par les vibrations capitonnées de basses rondouillettes et étouffantes et par des rythmiques lourdes et mécaniques auxquelles on pouvait facilement l'identifier notamment après les sorties de *We recruit* et d'*Ultima neocat*.

Ce Ventura cuvée 2019 laisse une place prépondérante aux mélodies, à la respiration donnée à ses morceaux, aux différents mouvements des styles qu'il offre (indie-rock, post-rock, slowcore, dream-

pop, noise-rock...), à cette voix pleine d'émoi qu'on discerne un peu plus qu'avant du reste, à une basse beaucoup plus présente et moins sourde. En somme, la grande nouveauté de ce nouvel effort est la direction choisie concernant notamment la production, et est, selon les intéressés, due au jeu de batterie tout en nuance de Greg. Dès l'introductive et voluptueuse «Acetone», on est d'emblée frappé par cette évolution. Et même s'il est difficile de chasser le naturel, il revient toujours au galop à un moment donné, à l'image de l'énergique «Void» et son riffing conquérant, ou la sublime et frissonnante «Faith, hope & charity» réalisée en partie avec une guitare acoustique. À l'instar de ces derniers cités, «Revenge» et «To stand no has one» sont aussi des morceaux qui auraient pu avoir facilement leur place sur les précédentes sorties.

Malgré la profonde tristesse et le mal-être qui jonche ce disque, Ventura arrive toujours à nous faire sourire par moments, comme ce langoureux «Johnny is sick» qui doit probablement parler de notre Johnny national, à l'époque où il n'était pas encore mort, et qui m'a rappelé le running-gag de cette fameuse page Facebook sur son état de santé quotidien. D'autres morceaux surprennent et nous détournent des habitudes du trio par le biais par exemple d'une pop céleste qui monte progressivement dans les décibels («The dots better») ou par l'errance d'esprits indéfinissables («I'm afraid», «To suffer»). Bouleversé par la perte d'une mère (celle de Diego en l'occurrence) - d'où ce nom choisi pour ce disque - les Ventura savent aussi trouver la lumière («Pionner») à travers ses dix titres pour lesquels il est difficile d'y trouver des points faibles. Les Suisses font partie de ces quelques formations qui ne nous ont jamais déçus, et même si ces dernières années nous ont laissé un petit doute sur leurs ambitions de poursuivre cette belle aventure, on se dit sans hésitation que l'attente en valait la peine car *Ad matres* est un petit bijou.

■ Ted

MARS RED SKY

The task eternal (Listenable Records)



Certains pourraient penser que Mars Red Sky se contente de faire ce qu'il sait faire, travaillant sur la continuité de ce qui marche pour continuer d'avancer. D'autres ont le droit d'imaginer que depuis ses débuts, le groupe sait où il va et construit, pierre après pierre, un temple au Dieu de la fuzz. Arrivé sur Terre aussi rapidement qu'une comète interstellaire éponyme, le réel débarquement se fait sur un rivage atlantique (Stranded in Arcadia), lieu d'une intense préparation mais MRS est encore derrière un rideau qu'entrouvre Apex III - Praise for the burning soul, les voici avec la même couleur sur l'artwork (signé Carlos Olmo bien sûr), la même chaleur sonore (Gabriel Zander est encore à la prod) mais cette fois-ci au sommet de leur montagne au cœur des flammes de The task eternal. Car oui, aussi bon soit l'album précédent, on a l'impression que les Bordelais ont encore poussé le curseur et sortent peut-être leur meilleur album.

Les goûts et les couleurs sont discutables, c'est pour ça qu'on est là, mais franchement, comment ne pas s'extasier devant une telle démonstration de talent ? Qui peut se targuer d'avoir un son aussi chaleureux, une voix aussi envoûtante, un groove aussi imparable ? Et de pouvoir lier l'ensemble pour former un tout construisant une identité aussi forte ? Un peu de bidouillages, une rythmique appuyée, le riff démarre à peine qu'on est déjà sur

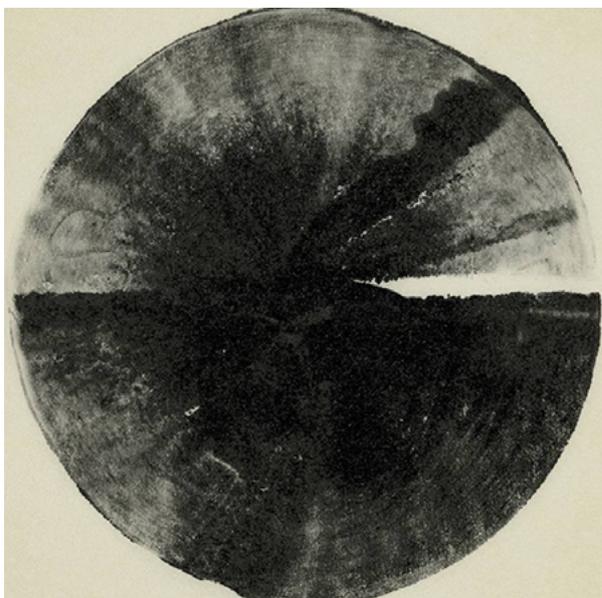
la planète Mars, le voyage va durer un peu moins d'une heure mais on se sent en confiance, le chant de «The proving grounds» lève d'éventuels doutes, on est entre de bonnes mains, au grain des guitares fuzz répondent des notes cristallines, le contraste est bluffant, nos sens vibrent avec la basse, l'album vient de commencer qu'on est déjà ailleurs. Les lignes harmoniques tortueuses et les chœurs lancent un «Collector» qui filera ensuite derrière un chant et une guitare qui marquent leur territoire. Signe que les MRS sont proches des hommes, le petit jeu de lettres entre «Recast» et «Reacts», deux morceaux frères, liés par un riff qui assure une certaine continuité malgré des idées distinctes, le premier est un peu plus léger, le deuxième plus embrumé, la différence se fait notamment avec l'absence de chant pour «Reacts». Sans ce fil d'Ariane, les instruments prennent des libertés et déconstruisent le schéma classique pour s'élever un peu plus haut. L'ascension se poursuit avec une petite pause, «Crazy hearth» étant juste sympathique parce qu'un peu prévisible, ça offre un peu de répit avant de toucher le sommet qu'est pour moi ce «Hollow king». Le trio use alors de toutes ses armes, opposant les pleins et les déliés, superposant des couches instrumentales, assurant une progression au titre qui gagne en tension jusqu'à un trop plein de saturation qui le fait disparaître. Jouissif. Le premier riff bien plus terrestre et granuleux de «Soldier on» nous fait redescendre, la voix de Julien se dissimule derrière un effet comme pour rester à l'écart de ce qui ressemble à une descente de trip, ces instants où tu es mal à l'aise mais conscient d'avoir vécu un bon moment... Le délicat instrumental «A far cry» conforte cette idée, il est temps de se détacher des martiens et de reprendre une vie normale...

A chaque nouvel album, les Mars Red Sky subliment leur recette, répétant leurs gammes avec davantage de maîtrise et de générosité. The task eternal n'échappe pas à la règle, encore une fois, il faut se dire que c'est certainement leur climax et que c'est donc maintenant qu'il faut profiter de leur musique. Et tant pis s'ils se surpassent dans quelques années, on aura toujours profité à fond de cet album d'exception.

■ Oli

CULT OF LUNA

A dawn to fear (Metal Blade Records)



La voix de Julie Christmas ayant pas mal vampirisé Mariner, on peut dire que ce *A dawn to fear* est le retour aux affaires de Cult of Luna après un *Vertikal* qui avait couché tout le monde. Depuis 2013, le groupe a subi quelques transformations puisque Kristian Karlsson (Pg.Lost) a remplacé Anders Teglund aux claviers et qu'Erik Olofsson (un des trois guitaristes) a quitté le navire. Les Suédois se sont aussi pas mal reposés et ont suffisamment rechargé leurs batteries pour nous sortir un double album (compte le temps d'un film pour l'écouter et n'attend pas un single radio pour les découvrir), le tout dans un digipak au carton embossé (oui, ma femme fait du scrapbooking) avec des pochettes rappelant les vinyles pour protéger les CDs et un livret où textes et photos nous laissent pantois.

Batterie sourde, notes de guitares désordonnées, basse qui sature, un premier énorme élan et on saute au cœur de cette nouvelle offrande, le chant guttural est rapidement contrecarré par une gratte lumineuse, cette opposition des tonalités est une (si ce n'est «la») des marques de fabrique de Cult of Luna qui redéfinit ici rapidement son territoire, on est chez eux, ils sont au commande. Et alors qu'ils auraient pu se contenter de livrer une nouvelle œuvre «post hardcore» presque classique (après tout, ce sont les patrons du genre, ils font ce qu'ils veulent), les Suédois sortent de leur zone

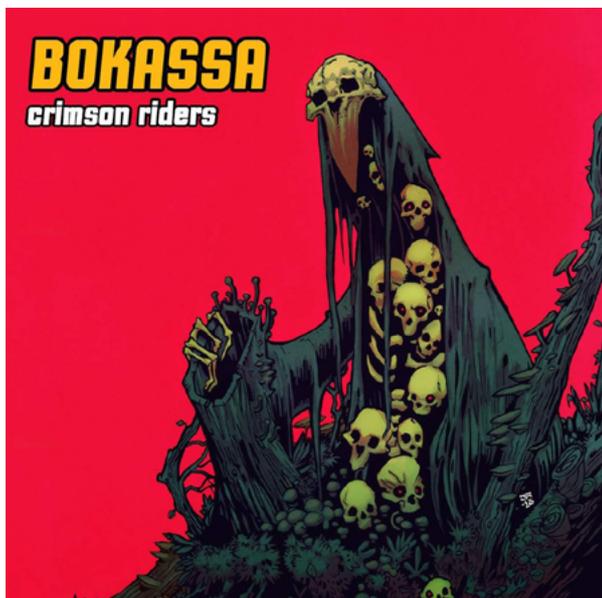
de confort en jouant sur les rythmes. Ils mettent de côté les lentes progressions déchirantes pour mettre de la dynamique (le génial «Nightwalkers») ou, à l'inverse, tout plomber («A dawn to fear»). Ils étirent également le cinématographique instrumental «Lights on the hill» et apporte une douceur incroyable au pourtant inquiétant «We feel the end», donnant au «Disc B» une couleur plus chaleureuse, plus prog' et émoustillant mon radar aux références à Pink Floyd. Écouter cet album prend du temps (1h30 environ) et si pour certains, on se demande s'ils n'auraient pas mieux fait de condenser leurs meilleures idées plutôt que de trop les développer, ici, impossible d'imaginer enlever un ou deux titres tant l'ensemble est cohérent.

L'aube n'est pas à craindre, elle sépare juste la nuit du jour, l'obscurité de la lumière, c'est cet instant magique où des univers se croisent et la vie reprend, certes, pour les adorateurs de la lune, c'est une pause dans le cycle... mais ce moment particulier est aussi une allégorie de la musique de Cult of Luna, une musique aux confluences de multiples ambiances, une musique riche en sensations qui, malgré toute leur variété, riment avec communion.

■ Oli

BOKASSA

Crimson riders (Mvka Music)



L'automne vient de pointer son nez, mais je vais te parler d'un de mes disques de chevet de cet été 2019. Histoire de se réchauffer un peu ou bien pour conserver un coin de soleil et de ciel bleu dans nos esprits. Et ce disque, c'est *Crimson riders*, deuxième album du trio norvégien Bokassa.

Bokassa donc, petit diamant métallique (en référence à Bokassa 1er, si si !), doit t'être familier si tu suis un peu l'actualité rock et dérivés, car la bande de Jørn Kaarstad a ouvert pour Metallica sur sa dernière tournée européenne, en compagnie de Ghost, excusez du peu, et ce sur la bonne recommandation de Lars Ulrich. Et ce dernier, meilleur dénicheur de talent que batteur à quatre temps, a encore une fois eu le nez fin en donnant l'occasion à Bokassa de nous mettre plein les yeux et surtout les oreilles !

Crimson riders, après deux EPs et un album sorti en 2017, est donc le deuxième effort longue durée d'un groupe qui se qualifie de stonerpunk, puisant aussi bien son inspiration dans un punk rock que dans le hard rock et même le hardcore. Et même si «Brologue», thème instrumental de 99 secondes ouvrant le disque, brouille les cartes en proposant des riffs et une ambiance qui ne déplairaient à Papa Emeritus et ses Nameless Ghouls, le ton est définitivement donné avec le survitaminé «Char-

med & extremely treacherous» qui ne déplaira pas aux fans de Tagada Jones et Propagandhi (ouais ouais, ça ratisse large). Ça joue vite, ça joue fort, les refrains sont entêtants et les riffs de guitare(s) sont aussi aiguisés que pachydermiques. Et histoire de nuancer mon propos, «Vultures», troisième plage de ce festin sonore, s'offre le luxe de mélanger habilement saxophone et riffs catchy. Puis le rouleau compresseur reprend du service en enchaînant tempos lourds, guitares généreuses et refrains entêtants, avec parfois des chœurs parfois trop mélodiques et presque hors propos pour une parfaite cohésion avec l'ambiance lourde et pesante du reste du morceau («Wrath is love», «Captain colde one»). Aussi à l'aise avec le NYHC («Captain colde one» encore) qu'avec les codes du stoner («Wrath is love») au point de mélanger les deux genres (le titre «Crimson riders» est une vraie réussite) et de s'offrir des diversions inattendues («Immortal space pirate 2.» avec son passage black et son ambiance Ghostienne !), Bokassa impressionne tant par son énergie et son entrain que par l'intelligence de ses compositions, tout en bénéficiant d'un son propre et puissant.

Bokassa est une machine bien huilée, flirtant avec le rock mainstream (tant dans les refrains que le son) mais résolument authentique et faisant honneur à ses aînés (Propagandhi, Entombed période black rock en tête). *Crimson riders* a tout pour cartonner auprès des amateurs de sensations fortes sensibles aux mélodies et aux productions puissamment léchées. Si ce n'est déjà fait !

■ Gui de Champi

UNKLE

The road : part II (Lost highway) (Songs For The Def)



Est-ce que UNKLE est encore un collectif ? Le boss, c'est James Lavelle et s'il est toujours entouré d'une galaxie de musiciens talentueux, UNKLE reste son projet, celui qu'il mène comme et quand il en a envie. Il a pris la route pour une trilogie et après la première partie, voici la seconde qui se compose de deux actes et donc deux cds, une vingtaine de titres qui sont autant de créations «individuelles» qui sont regroupées ensemble. Et même si son auteur précise qu'il ne faut pas forcément chercher de cohérence, force est de constater que la patte de James se retrouve un peu partout et que ce maître es électro-trip-hop a suffisamment de bonnes idées pour nous emmener sur une autoroute perdue (coucou David Lynch) sans qu'on se lasse une seule minute.

Alors forcément, on en a un peu pour tout le monde et celui qui préfère rester bloqué dans sa chapelle (pop, rock, trip hop, hip hop, années 80 ou 90...) risque de ne pas s'y retrouver mais pour un peu qu'on ait les oreilles larges, la balade vaut le coup. Parmi les principaux arguments, la qualité des intervenants sur ce disque, UNKLE aime les collaborations et ses invités, sachant qu'ils vont être mis en valeur, ne se font pas prier pour venir «travail-

ler». La liste est longue mais on notera tout de même les venues de Mark Lanegan (Screaming Trees entre autres, trop solennel ici), Tom Smith (Editors), Wil Malone (producteur et arrangeur pour Black Sabbath, Iron Maiden, Massive Attack, Depeche Mode ou Opeth), Chris Goss, (chanteur et guitariste de Masters of Reality, producteur de Kyuss, QOTSA, Slo Burn, Mondo Generator...), Twiggy (Marilyn Manson, A Perfect Circle, Nine Inch Nails), Keaton Henson, Ian Astbury (The Cult) ou Mick Jones (The Clash). Une sacrée brochette et des guests dans tous les styles pour donner des couleurs différentes aux titres.

L'ensemble est hétéroclite et il n'est pas évident de mettre dans la balance les titres entre eux, pourtant, il faut bien en sortir quelques-uns du lot (après avoir mis de côté les petits interludes). Bien sûr, il y a ceux où Liela Moss (qui fait désormais partie du collectif même si elle chante aussi avec The Duke Spirit et en solo) vient poser sa voix («Feel more / With less», «Sun (The)» et «Touch me», cover d'un titre très dansant du DJ portugais Rui Da Silva), il y a ceux où le chanteur d'Editors apporte beaucoup de fraîcheur (le très pop «The other side» et le plus travaillé «Crucifixion / A prophet»), ceux où ça bricole pas mal («Nothing to give» ou «Kubrick», coucou Stanley) mais mon préféré est «Ar.Mour», un petit bijou trip hop (coucou Massive Attack) où toute la classe de UNKLE s'exprime.

■ Oli

RISE BOOKING AGENCY

Présente

LEAHTAN



BURNING WAVES

MEMENTO MORI

DIMANCHE 10 NOVEMBRE 2019

La Cave à Rock

3 Bd des Minimes - 31200 Toulouse
20H / PARTICIPATION LIBRE



FRENCH METAL
www.french-metal.com

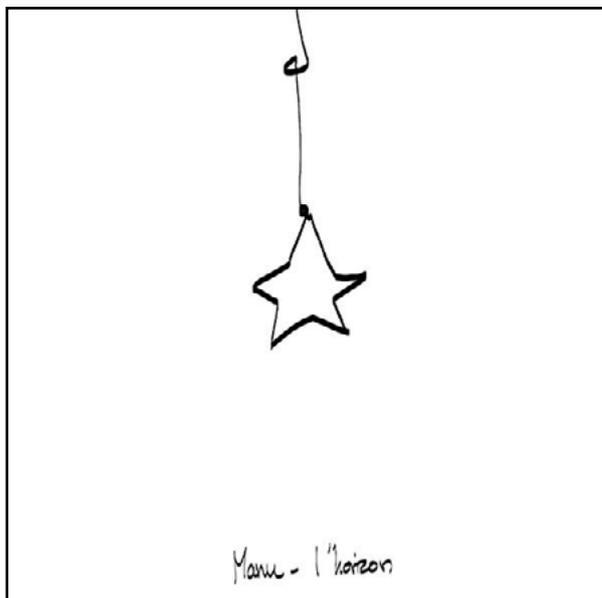


France Metal



MANU

L'horizon (Tekini Records)



«Un nouveau cap, une aventure, mais qu'est-ce qu'on peut dire dans une chanson», ces mots extraits du titre «L'horizon» peuvent résumer l'album éponyme. Pour savoir si c'est un nouveau cap, il faudra attendre la suite, ce qui est sûr, c'est que c'est une aventure. Parce qu'autour d'excellents morceaux tout à fait réfléchis et écrits comme Manu sait le faire, on trouve un tas d'idées qui sont autant d'explorations que de liaisons.

Une «intro» énigmatique, une «buée» démo, la «Kiara song» empruntée, un «Lia progreso» traficoté, «Le gardien» stressant, «Kid» qui prolonge «Lia progreso» comme dans un vieux jeu vidéo, une «fin» qui laisse un blanc, voilà quelques-unes des pistes que L'horizon nous propose, on met de côté les codes, on oublie les exigences supérieures du rock pour assembler des idées qui collent les unes aux autres et forment un tout. Et cet esprit ne se retrouve pas que sur ces courtes escapades, Manu croise sa voix avec le rappeur Yaz sur «La-lala» ce qui donne un très bon titre hip-pop (dont l'ambiance assez tendue me rappelle le «911» des Guns of Brixton). «Entre deux eaux» dont on connaît la version harpcello nous est présenté ici avec un aspect bien plus rock mais garde sa magie et un côté onirique qui en fait également un titre «à part». «La sonate» est encore plus «différent» avec pas mal d'électroniques, quelques

mots de japonais (on y est davantage habitué) et un cheminement tortueux qui m'a perdu. Comme son titre l'indique, «Play» est majoritairement en anglais, là encore, Manu sait faire mais privilégie «normalement» le français, donnant à ce «Play» et à sa rythmique marquée un goût plus acidulé. Davantage de libertés sont prises aussi avec l'écriture, en témoigne «M'aime pas en rêve» où le son et l'ambiance dominent une idée fixe. Pour clore la partie déroutante, «76 points» s'écoute comme une expérience sensorielle avec des bidouillages, de l'anglais et des effets à foison.

Pour ne pas perdre le fil et lier le tout, on a des morceaux, qui auraient pu former un album à la couleur différente s'ils avaient été isolés de leurs petits camarades. Côté «classique», on est donc également servi, des titres plus aisément interprétables en live et accessibles forment ainsi une ossature solide. Une grosse basse qui conduit «Regarde» où la voix de Manu se masque derrière un de ses filtres préférés pour entamer ce titre lent mais entraînant qui associe clarté et effets, français et anglais, tout est mesuré, tout est plaisant. «Tout est écrit» pour «L'horizon», titre étendard qui annonce la couleur mais plutôt sage au regard du reste, rock et délicat, c'est du pur Manu. Petit saut dans le passé qui influence «Mordre la poussière», entêtant et dansant, il tranche avec ses voisins et

balise la route. «Tout est parfait» est agrémenté de quelques samples mais sa base rock fait que je l'ai mis de ce côté-ci de la chronique... Le délicat et éthéré «A partir» également, la mélodie et le chant l'emportent sur les petits ajouts comme les claviers et les sifflements. La question se pose moins pour le survolté «Nino», Patrick apporte sa touche garage, ça swingue, c'est un peu psyché halluciné sur la fin mais c'est l'excitation qui l'emporte. «Moments doux» ramène la délicatesse et une ambiance ouatée très pop.

L'horizon ? Une fissure avec ce qui a précédé, un nouveau cap. L'horizon ? De nouvelles chansons éprises de libertés, Manu va où ses aspirations et la brise la portent. L'avenir est toujours devant nous, l'horizon peut bien s'embrumer ou s'éclaircir, il reste au loin et le chemin pour y arriver est infini, reste donc à profiter du voyage, celui de cet

album est semé de curiosités et de sucreries qui ne peuvent se séparer les unes des autres, autant d'étapes dans un itinéraire tracé pour faire un maximum de découvertes.

■ Oli





MANU

APRÈS UNE INTERVIEW FLEUVE ACCORDÉE AU MOMENT DE LA SORTIE DE LA COMPILATION DE TITRES EN MODE HARP-CELLO, MANU REVIENT NOUS DIRE QUELQUES MOTS SUR SON NOUVEL ALBUM PRESQUE «NORMAL» PUISQU'IL NE L'EST PAS TOUT À FAIT, TANT SON OUVERTURE EST GRANDE.

Cet album est-il un nouveau cap ou une aventure isolée ?

C'est une nouvelle aventure, comme à chaque fois que j'envisage un album. Je veux me surprendre, je m'aventure, j'explore, jusqu'à trouver le son, la couleur qui m'indique que je suis dans la bonne direction sur ce nouveau chemin. J'y avance à petits

pas au début et ensuite je fonce sans me poser de questions, du moins j'essaie.

Il sort un vendredi 13, aucune superstition là-dans ?

Non, je croise les doigts. (rires)



Il est très «libre», j'ai l'impression que tu as vraiment pu faire ce que tu voulais, pourquoi ne pas l'avoir fait auparavant ?

Oui, j'ai fait exactement, et dans le détail, ce que je voulais. J'ai appris au fur et à mesure de mes expériences précédentes auprès des gens qui m'entourent. J'ai beaucoup observé et surtout beaucoup travaillé. La confiance est venue lentement et je me sentais prête pour cet album-là à prendre les manettes, à faire fi des doutes et des remarques que l'on pouvait me faire. Peut-être étaient-elles justifiées, mais je savais où je voulais aller, ce que je voulais entendre. Il me fallait donc prendre le contrôle. Comme je viens de l'école «groupe», je n'en avais pas l'habitude...

Donc certains dans ton entourage ont essayé de faire évoluer les titres avec des remarques genre «tu vas trop loin» ?

Non, pas exactement, plutôt des doutes exprimés

parfois. Il faut dire qu'au départ cela pouvait sembler «décousu». Mais ils m'ont fait confiance au fur et à mesure. Patrick est celui qui m'a poussée le plus à aller au bout. Il me disait : «fais comme t'as envie, fais comme tu veux», il a été un soutien très important, primordial même. Mon fonctionnement n'est pas très académique, pas conforme soi-disant... par exemple j'enregistre les batteries avec 3 micros. Au début, c'était par manque de moyens et de matériels, mais j'ai aimé le son que j'en ai sorti et je l'ai gardé. Je ne saurais pas de toutes façons mixer une batterie avec trop de micros [rires]. Et puis je travaille sur un logiciel qui me permet d'expérimenter facilement parce que je l'ai beaucoup pratiqué lorsque Protools m'a lâché, et qui est peu utilisé dans mon style de musique. C'est pas Logic, par exemple, qui est facile et intuitif mais que l'on retrouve sur beaucoup trop de productions en ce moment je trouve. Je me suis un peu freinée tout de même je trouve avec le recul, le

prochain, j'irai sûrement encore plus loin dans l'expérimentation, si mes collègues Matt, Vince, Nirox et Fred continuent de m'inspirer autant et me font toujours confiance...

Il y a aussi des titres plus «classiques» qui correspondent davantage à ce à quoi nous sommes habitués, ça fait une sorte d'équilibre, c'était important ?

Oui, et j'avais envie aussi que l'on retrouve l'esprit de groupe auquel je suis très attachée avec mes compères.

C'était voulu d'avoir un tel éventail d'idées et d'ambiances ? Ou alors, tu n'as rien réussi à mettre de côté au moment de faire des choix ?

Au début, je voulais faire «les quatre saisons de Manu» [rires]. Puis ça ne fonctionnait pas comme je voulais, j'ai préféré proposer un voyage progressif... J'ai enlevé beaucoup de titres, aussi par manque de temps, nous n'avons pas eu le temps de les finir. Lorsque nous avons travaillé avec Matt et Vince au Country Lab qui est le salon de Vince en fait, c'est à la campagne et proche de Paris, ils avaient tellement d'idées ! J'ai enregistré tellement de choses que je n'ai pas fini de trier ! Et puis nous avions à dispo de sympathiques instruments vintage avec lesquels on faisait joujou toute la nuit parfois... Un soir, enfin un matin plutôt, je suis allée me coucher et j'ai laissé Vince et Patrick continuer de jouer sans arrêter l'enregistrement. Ils avaient improvisé plusieurs sessions de plus de vingt minutes chacune, parfois une heure. «76 points» vient de là, j'ai laissé Vince faire le ménage sur ce coup-là ! Ou alors, une autre anecdote, pendant qu'ils étaient partis faire les courses, parce que oui ils font les courses [rires], je testais le vieux clavier Yamaha que Vince avait déniché et venait de ramener sur le toit de sa voiture. Je suis tombée amoureuse du son d'orgue et vibraphone et aussi du son de sa boîte à rythme. Lorsqu'ils sont revenus, chacun a pris son instrument, Nirox la mini-batterie jouet améliorée, et nous avons fait «Moments doux» en une heure. Ce sont des moments magiques et beaux. J'aime aussi lorsque l'on compose comme ça. Pas uniquement toute seule. J'aime aussi composer seule et jouer de divers instruments, mais rien ne vaut pour moi ces moments de partages.

On pourrait disserter sur chaque piste mais ce serait long, alors je te demande juste de faire la promo d'une seule... Laquelle veux-tu défendre plus que les autres ?

Oh la question difficile, le rituel du choix impossible... Cela dépend des moments, mais j'avoue que mon obsession actuelle est de faire une version longue de «Le gardien».

Autre choix difficile, si tu étais obligée d'enlever un morceau de l'album, ce serait lequel ?

«La fin».

Comment s'est fait la rencontre avec Yaz ?

C'est un ami de longue date de Patrick à l'époque où il travaillait à Player One. Yassine est un personnage incroyablement libre. Il lit et écrit beaucoup. Il faisait partie de Coltpython. J'aime son flow et il m'a offert une belle leçon de poésie avec ses mots posés sur mon titre «Lalala» qui était au départ quasi-instrumental. J'ai hâte d'être avec lui sur scène à La Maroquinerie.

Tu préfères inviter quelqu'un dans ton univers ou aller à la rencontre d'autres artistes ?

Les deux sont complémentaires et enrichissants. Cela apporte toujours quelque chose.

Certains des nouveaux morceaux vont avoir du mal à se faire une place en live ou rien n'est impossible ?

Tout est possible, mais il est vrai que certains titres ont été difficiles à adapter pour la scène. Ils ont une seconde vie parfois.

La suite immédiate, ce sont des concerts, à part La Maroquinerie fin septembre, il n'y a pas encore grand-chose de calé ou ce n'est pas annoncé ?

Le 27 septembre, La Maroquinerie à Paris et le 11 octobre au Stéréolux à Nantes sont deux dates qui font partie du concept de la «Manu Party». La fusion de mes deux formules. Celle avec harpe et violoncelle avec Damien Jarry et Christophe Saunière qui va ouvrir le bal puis on fêtera ensuite la sortie de L'horizon en électrique. Puis l'année prochaine, on commence la tournée. Cela commence à arriver... Il y a un beau plateau proposé par mon tourneur Rage Tour, avec Toybloïd et Cachemire. Le 28 février à Montauban au Rio Grande par exemple, ou le 21 mars à Beaune aussi.

Le Entre deux eaux volume 2 est déjà prêt ? Il doit sortir dans quelques mois...

J'ai pris du retard dans mon planning par rapport à l'enregistrement et aux répétitions. Comme c'est une belle récréation ce projet, on ne va pas se mettre à speeder pour rester dans les temps. Il est quasiment prêt et il me tarde de l'enregistrer, mais ce ne sera pas pour 2019 comme je l'avais annoncé. Mais on va le jouer en grande partie en live, une bonne manière de le tester !

Merci Manu et Lucie chez See You in L.A..

■ Oli

Photos : Thomy Keat (p. 21) et Jipe Truong (p.23)



SLIPKNOT

We are not your kind (RoadRunner Records)



Pas de bol pour Slipknot ! Alors que le groupe n'avait jamais laissé patienter ses fans autant entre deux albums, il faut que cette sixième livraison se fasse trois semaines avant la sortie du Fear inculcum de Tool qui squatte toute l'actu de cet été 2019. Le groupe connaît aussi des soucis judiciaires avec leur désormais ex-percussionniste Chris Fehn qui les attaque en justice jugeant que certains s'en mettent plus dans les poches que d'autres via des moyens détournés. Ajoute à ça les envies de départ de Corey Taylor, un fan qui meurt lors d'un concert, quelques échanges musclés sur Twitter à propos du streaming et un nom d'album (We are not your kind qu'on peut traduire par «on n'est pas ton genre») qui n'invite pas forcément à la rencontre et tu as une vue d'ensemble à peu près aussi excitant qu'un de leurs nouveaux masques.

Pas de bol parce que cet album est peut-être leur meilleur. Je n'ai jamais été fan de Slipknot pour de multiples raisons déjà exposées par ailleurs mais force est de constater que le combo propose ici une musique plutôt recherchée et intéressante. Des titres comme «Birth of the cruel», «Critical darling» ou «Spiders» apportent suffisamment de variétés pour en faire de vrais morceaux et pas de simples hits pour faire headbanger les maggots, ces derniers pourraient

d'ailleurs ne pas s'y retrouver tant les mosh parts sont discrètes, mis à part «Solway firth», ils ont peu l'occasion de retrouver des parties simplistes, même le premier single «Unsainted» possède des plans qui le sauvent de son refrain un peu mielleux (par contre, on ne peut pas sauver grand-chose du clip à part son introduction). Des mélodies punchy, des guitares pimentées, des rythmes pas uniquement baston, des interludes qui donnent du corps, franchement, le gang a pris le temps de bosser et ça se ressent. J'adore les modulations de «Nero forte» (That's what you do best) au chant comme à la guitare, ça joue sur tous les tableaux et ça émoustille les sens. Même quand le combo débranche quasi tout pour «My pain», ils restent glauques avec des samples et une construction dérangeante plutôt post-industrielle, rien de tel pour faire sentir le malaise. En plus, ils ont la bonne idée de remettre leur jeu en place sans forcer avec l'intro de «Not long for this world».

Pas de bol pour moi, je dis du bien d'un des groupes que je préférerais détester. Bon, je ne vais pas foncer m'acheter le sac banane à 27 euros mais je vais devoir nettement nuancer mes propos quand on me trollera sur le sujet, ce We are not your kind me correspond tout à fait, des titres sincères, tortueux, pas bourrins juste pour être bourrins et assemblés avec intelligence. Pour un peu, ce serait presque ce que je pourrais dire de Tool...

■ Oli

COCAINE PISS

Passionate and tragic (Hypertension Records)



Cela fait plusieurs années qu'on vous dit du bien de Cocaine Piss, quatuor de punk riche en saturations et en haute voltige formé en 2013 du côté de Liège, et l'un des fleurons avec AmenRa du label Hypertension Records. Toujours bien entouré, le gang a changé de bassiste début 2018 et a accueilli Farida Amadou (qui a notamment joué dans le trio M.A.N avec le batteur Steve Noble et le guitariste Thurston Moore qu'on ne présente plus) pour justifier (ou pas) d'une parité homme/femme. C'est logiquement cette dernière qui a posé sauvagement mais de manière maîtrisée ses lignes sur le deuxième album des Liégeois, *Passionate and tragic*, paru en avril dernier. Cette œuvre, qui a commencé à être dévoilée à travers l'expéditive «My cake» et l'intense «Pretty pissed» sur l'EP *My cake* sorti fin 2018, est de nouveau passée entre les mains de Steve Albini, qui s'était occupé du son de leur premier opus *The dancer* sorti il y a trois ans.

À peine «Sociopathic friend» démarre que le groupe tape déjà un hommage pas du tout attendu à Nirvana avec la reprise du pont de «Tourette's» utilisée comme base de composition. Fallait quand même oser la faire, sûrement une blague en clin d'œil au producteur

du trio grunge qui lui n'hésite pas, soit dit en passant, à faire de la pub pour Cocaine Piss en portant fièrement leurs T-Shirts sur scène ou bien lors de tournois de poker. Notez d'ailleurs que le son de ce *Passionate and tragic* n'est pas très éloigné du travail réalisé sur *In utero*, probablement un élément que recherchait en priorité le groupe en venant à Chicago. Rien d'étonnant lorsqu'on connaît l'obsession d'Albini à vouloir capturer les énergies brutes et folles de groupes indés. Car il s'agit bien de cela avec le cas Cocaine Piss, du punk hardcore DIY intense et fulgurant aux messages criés de la voix faussement casse-gueule de la très sémillante Aurélie Poppins.

Douze morceaux pour une vingtaine de minutes, ça va vite, très vite même, à tel point qu'on se demande si l'on a affaire à un album ou un EP longue version. Seul «Body euphoria» dépasse les 3 minutes et se permet quelques langueurs électriques mettant à l'honneur les plaintes de Miss Poppins. Laquelle s'essaie au français dans l'un des meilleurs titres de la galette à savoir «Eat the rich», un single beaucoup moins extravagant que le reste de l'album et qui a fait l'objet d'un clip dément réalisé par Laetitia Bica qu'on vous conseille de visionner. *Passionate and tragic* ne surprendra pas les aficionados du groupe mais reste une belle porte d'entrée dans l'univers de ce quatuor belge qui enquille les disques à vitesse grand V.

■ Ted

COCAINE PISS

EN PLEINE PAUSE DE LA TOURNÉE DE PASSIONATE AND TRAGIC, AURÉLIE POPPINS, LA FRONTWOMAN DE COCAINE PISS, A GENTIMENT RÉPONDU À NOS QUESTIONS. ATTENTION, ON PRÉFÈRE VOUS PRÉVENIR, CHEZ COCAINE PISS, IL N'Y A PAS QUE LES MORCEAUX QUI SONT FULGURANTS...

INTERVIEW





INTERVIEW

Le 5 avril est sorti *Passionate and tragic*, votre deuxième album. Comment le définiriez-vous ? Et quelle place tient-il autour de vos disques précédents (LP et EP confondus) ?

J'imagine qu'il est dans la continuité de nos autres albums, mais sans se répéter. On compose nos albums super vite, et on les enregistre dans la foulée. *Passionate and tragic*, c'est ce qu'on avait envie de raconter en septembre 2018.

On vous connaît quasiment depuis vos débuts, on a noté la présence d'une nouvelle personne au sein du groupe. Pouvez-vous nous la présenter et nous dire comment vous l'avez rencontrée/recrutée ?

Pour le moment, c'est Sébastien Landauer qui est à la basse. C'est un copain de Liège de loooongue date, qui joue par ailleurs aussi dans The K. et Wyatt E..

Comment s'est passé votre deuxième expérience avec Steve Albini ? Est-ce qu'on peut dire qu'il a enfin trouvé LE son de *Cocaine Piss* ?

C'était super de revenir chez Steve, c'était comme rentrer à la maison. Le studio s'est super super bien passé, à la différence que cette fois-ci, on n'était pas morts de trouille.

En parlant de son, j'ai trouvé qu'il était proche d'*In utero* de Nirvana produit par Albini justement. C'était une volonté de se rapprocher de ça ou c'est un pur hasard ?

Steve a un son très spécifique, et qu'on aime très fort, lié à sa manière d'enregistrer tout en live et en analogique. Du coup, il est possible qu'il y ait des similarités. Après, ce n'était pas vraiment notre objectif en y allant.

Autre fait troublant, le pont de «*Tourette's*» de Nirvana en introduction de «*Sociopathic friend*», une explication ? Un clin d'œil ? Une blague ?

Je n'avais pas remarqué. Après, je dois dire qu'on aime bien Nirvana, mais on ne fait pas une fixette sur le groupe.

En portant vos t-shirts sur scène ou lors de tournois de poker, Steve Albini vous fait une sacrée pub ? Ça aide en réalité, ou pas tant que ça ?

Ça fait super plaisir avant tout, de savoir que Steve nous soutient. Il nous a aussi invité à ouvrir pour Shellac en février, et c'était génial. Aucune idée de

ce que ça change pour nous en termes de promo, mais ça fait toujours plaisir de recevoir des photos dans tous les sens chaque fois que Steve porte notre t-shirt.

Combien de journée de studio vous a-t-il fallu pour enregistrer ces 20 minutes ? D'ailleurs, comment ça s'est passé l'enregistrement à Chicago globalement ?

Ca a pris 3 jours en tout : un demi pour l'installation, un jour et demi pour l'enregistrement à proprement parler, et un jour pour le mix. C'était dense mais serein.

«*Body euphoria*» c'est un peu votre «*Bohemian Rhapsody*», non ? Plus de 3 minutes pour un morceau, c'est pas un peu abusé ?

On s'est laissé surprendre aussi.

L'idée de chanter en français est une très bonne idée je trouve, c'est bien dommage qu'il n'y ait pas plus de morceaux. Pourquoi ne pas avoir poussé cette nouveauté plus loin ?

C'était un premier essai, et au final, c'était super agréable et intéressant d'écrire en français, je crois que je le referai.

Une vidéo tourne sur Youtube dans laquelle *Cocaine Piss* joue avec la saxophoniste Mette Rasmussen lors d'un festival allemand. Jusque là rien d'anormal, mais ce qui est très drôle c'est qu'il s'agit d'un festival de jazz où l'audience représente majoritairement des vieux assis. C'est quoi ce bordel ? Vous ne vous êtes pas planté de festival ?

C'était au super festival de jazz de Moers. Ils ont l'esprit ouvert, je pense qu'on était leur craquage de cette édition-là. C'était assez particulier, et on s'est vraiment bien amusés. On a vraiment une volonté de jouer dans les lieux et avec les publics les plus diversifiés possibles, on était ravis.

Honnêtement, est-ce que votre patronyme a plutôt tendance à vous aider ou vous desservir ?

J'imagine qu'on attire les curieux, et que le nom est assez facile à retenir. Peut-être qu'il nous a fait manquer des opportunités, mais on ne le saura jamais.

Vous êtes en pleine tournée actuellement, comment est accueilli l'album ? Est-ce que vous sen

tez que le noyau de fans s'agrandit depuis la sortie de *Passionate and tragic* ?

Oui, et c'est d'ailleurs ça qu'on veut faire : montrer notre album en live, et rencontrer les gens de cette manière. Si on écrit des albums, c'est pour tourner !

La tournée est prévue jusqu'à quand ? Aura-t-on la chance de vous revoir en France d'ici la fin de l'année ?

On a fait une petite pause de 4 semaines en septembre, et on devient déjà fous. La tournée s'arrêtera quand plus personne ne voudra de nous. Je ne crois pas qu'on ait de dates en France d'ici à décembre, mais on en prépare plein pour 2020 !

Pour terminer, une prévision : Enregistrement du troisième album chez Albi fin 2020, J'ai bon ?

À voir. Pour le moment on prépare des choses bien bien BIEN craquées.

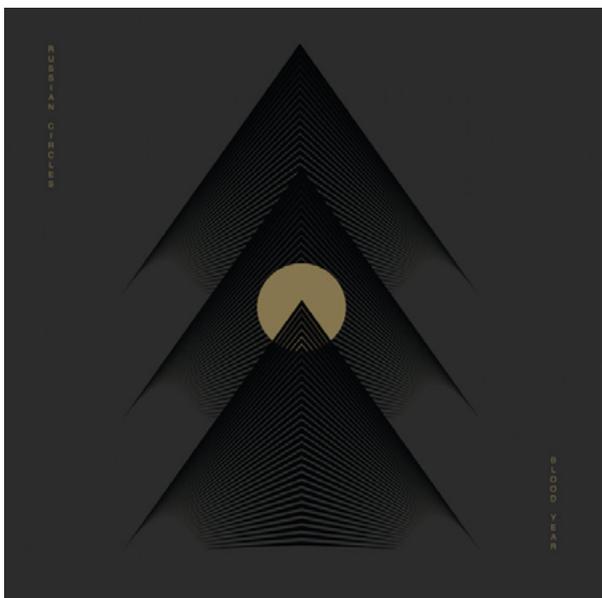
Merci à Axel d'Hypertension Records et aux Cocaine Piss.

■ Ted
Photos : DR



RUSSIAN CIRCLES

Blood year (Sargent house)



Pourquoi changer une équipe qui gagne ? Russian Circles n'a pas modifié grand-chose depuis son excellent *Guidance*, reconduisant Kurt Ballou (Converge) au poste de producteur et puisant une nouvelle fois dans un domaine différent pour son artwork, gardant surtout l'idée de l'impact visuel pour un résultat de qualité. Quand des mecs talentueux font ce qu'ils savent faire, ça aboutit forcément à de la réussite, *Blood year* n'échappe pas à cette règle même si le combo continue d'avancer.

Et plutôt que vers la lumière et une certaine douceur entrevue de temps à autres, c'est vers davantage de lourdeur et de noirceur qu'ils sont allés, ce point lumineux au centre de la pochette est ce qu'il reste de clarté dans leur post-rock qui se métallise et a viré au post-hardcore, Russian Circles n'a jamais été aussi proche de *Cult of Luna* qu'en ce moment, quand bien même leur musique reste intégralement instrumentale. Les ambiances sont bien plus tendues, la guitare incisive, la rythmique plus pesante, la délicate introduction «Hunter moon» n'était qu'un leurre, on est vite happé par la machine qui prend un malin plaisir à nous broyer. Le seul répit s'intitule «Ghost on high» et ne dépasse pas les trois minutes quand l'artillerie lourde nous pilonne pendant une trentaine de minutes, las des montées en puissance travaillées, les Américains nous fracassent le crâne sans trop

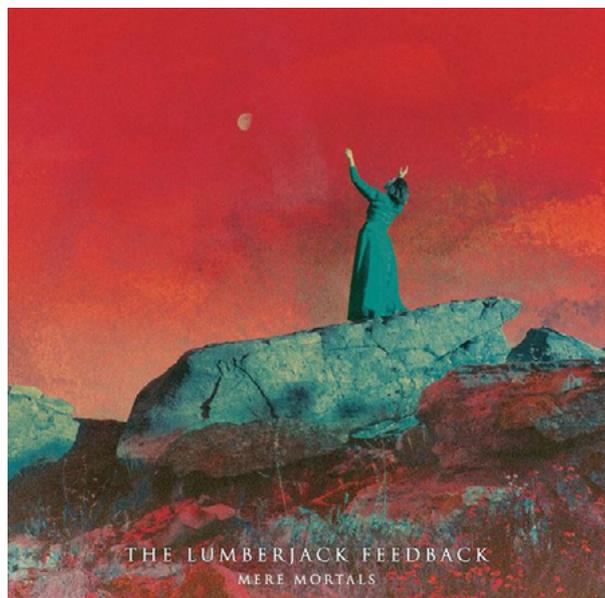
de détour et balancent des riffs quasi industriels («Quartered») répétant à l'envi des séquences qui nous font perdre tout repère et promettent de grands moments sur scène où le combo a toujours privilégié les titres agressifs et métalliques.

S'ils n'ont pas tout perdu de leur pouvoir narratif et hypnotique («Kohokia»), les Russian Circles progressent dans leur parcours avec le bien nommé *Blood year* qui fait la part belle aux riffs sanguins et à une violence qui n'est plus contenue («Milano», «Sinaia»), ils franchissent le pas et passent donc du côté obscur de leurs forces, ce qu'ils perdent en complexité, ils le gagnent en efficacité, la puissance qui s'imprime dans les corps est désormais supérieure à celle qui affecte le mental, c'est un choix qu'ils nous imposent mais c'est fait avec brio...

■ Oli

THE LUMBERJACK FEEDBACK

Mere mortals (Deadlight Entertainment)



Les insaisissables Lillois adeptes d'un doom instrumental de grande classe qui va piocher autant dans le post-rock que dans le métal le plus sombre nous reviennent en grande forme. Comme à leur habitude, ils ont transfusé du sang frais dans le combo et sonnent une charge forcément différente des précédentes. Rare point commun (à part la méga classe inhérente au nom The Lumberjack Feedback), la production signée par les potes de toujours, Olivier (battereur originel, à l'œuvre pour les prods de Zoe, Glowsun, Shiko Shiko, Crackmind...) et Mathias (ex-Unswabbed pour la basse, spécialiste du son live mais qui bosse aussi en studio comme peuvent le prouver Poncharello ou General Lee), une prod' aux petits oignons qui soigne les égos de chacun pour que l'ensemble soit le plus brillant possible.

Enfin «brillant» dans le sens «intéressant» et non pas dans celui de «scintillant» car les Nordistes (Hauts-de-Français ?) adorent encore se rouler dans la boue, ramper dans les graviers et se secouer le bas des reins en sortant du marécage dans lequel ils nous plongent. Et attention car ça éclabousse, si «Therapy?» correspond bien à l'idée «doom», avec «Kill! Kill! Kill! Die! Die! Die!» on en prend plein la tronche, le sludge passe en mode core à corps et distribue les mandales, ça promet de belles séquences à proximité de la

scène... Autre «surprise», la longueur des morceaux (la langueur, on y est habitué), la majorité ne dépasse pas les six minutes, ce qui faisait figure d'exception (un seul titre sous les 360 secondes ces 10 dernières années) devient presque une norme, «New order (Of the ages)» est même scindé en deux parties pour ne pas me contredire. Jouant donc dans de plus petits espaces, The Lumberjack Feedback n'hésite pas à entrer dans le vif du sujet sans attendre, augmentant ainsi l'intensité («Wind's last blow»). Les vieilles recettes refont surface en fin d'opus avec «A white horse (Called death)» et «Kobe (The doors of spirit)», deux plages à l'architecture «post-truc» (quelque chose à choisir entre rock, métal et hardcore) où les constructions s'étagent, s'explodent, naissent, vivent et meurent en nous laissant le temps de contempler leur œuvre. Très friand de ce genre de gourmandises je me délecte de l'ultime morceau (certainement issu d'un bœuf nourri à la bière), sa puissance est tirée du contraste entre les frappes telluriques et la clarté des notes de guitare, l'amalgame entre le gras et le léger, entre le sourd et le lumineux est une petite merveille.

Mere mortals, nous ne sommes que de simples mortels mais honnêtement, la musique de The Lumberjack Feedback est divine ! C'est un nectar. Les Dieux sont forcément derrière ce disque car réussir à aussi bien doser les parties instrumentales (il y a deux batteurs pour ceux qui ne suivent pas !), faire en sorte que tout soit aussi instinctif et touchant, que chaque piste succède naturellement à la précédente, tout cela est surhumain...

■ Oli



THE LUMBERJACK FEEDBACK

SI THE LUMBERJACK FEEDBACK NE NOUS DIT RIEN DANS SES COMPOSITIONS INSTRUMENTALES, LES LILLOIS NE SONT PAS DES TAISEUX ET S'EXCUSENT PRESQUE DE TROP PARLER QUAND ILS SONT EN INTERVIEW ! ON N'EN VEUT ABSOLUMENT PAS À SEB (BASSISTE) ET SIMON (GUITARISTE), BIEN AU CONTRAIRE, ON LES REMERCIE !



Depuis Blackened visions, il y a encore eu du changement dans le line-up, on s'habitue ou c'est toujours un recommencement ?

Seb : Virgile a intégré le groupe juste au moment de la sortie de Blackened visions. Olivier (T'servrancx, Elektrik Box Studio) ayant des projets professionnels qui se profilait à l'horizon, il a préféré passer le flambeau à un nouveau batteur pour ne pas quitter le groupe «en urgence» en pleine promo de l'album.

Geoffrey, notre nouveau guitariste nous a rejoint en toute fin de composition de Mere mortals, juste avant l'enregistrement. Il a donc pu apporter sa patte sur les titres quasi définitifs. Dans les deux cas, la transition s'est opérée rapidement et naturellement, encore plus avec Geoffrey qui officie avec Simon au sein de Mercure.

Vous avez aussi changé de label, comment êtes-vous arrivés chez Deadlight Entertainment ?

Simon : Nous avons envoyé l'album à plusieurs labels, et Alex de Deadlight a été le seul à montrer un réel intérêt pour notre musique, ce qui était pour nous très important pour ne pas se retrouver dans un fond de catalogue parmi tant d'autres. Tout marche au coup de cœur chez nous et le choix du label en a été un !

Vous étiez proches de Wyatt E. avant votre signature et votre tournée commune ?

Seb : Du tout ! C'est notre booker commun qui nous a proposé de tourner ensemble. Humainement comme musicalement, ça a été une belle rencontre et on garde de supers souvenirs de cette tournée avec eux. Sans doute l'amour pour les



bières belges et un niveau de geekerie semblable pour le matériel de musique.

C'est un label avec quelques groupes bien plus violents, partager des scènes avec des groupes de style différents, c'est toujours bon ?

Seb : Depuis les débuts du groupe, on a toujours eu le cul entre 5 chaises, du coup on est habitué à jouer sur des plateaux assez diversifiés. C'est assez stimulant de savoir comment va réagir un public qui n'est pas à la base le tien et on en a fait une force.

Ça nous permet de jouer sur des festivals tels que le Tyrant Fest avec des groupes estampillés Black Metal, comme de jouer avec Dub Trio dans quelques semaines.

L'artwork a été réalisé par Samantha Muljat, pourquoi elle et comment ça s'est fait ?

Simon : Le choix de l'artwork c'est toujours un moment assez douloureux chez nous, on fait mille propositions, ça part souvent dans tous les sens, cette fois on avait une idée de ce qu'on voulait : un artwork puissant et coloré, intrigant. Un soir Geoffrey m'envoie cette publication Instagram de Samantha Muljat et j'ai tout de suite accroché !

Seb : Elle a travaillé avec des artistes dont j'apprécie la musique : Earth, Goatsnake ou Grave Pleasures que j'adore ! Depuis les débuts du groupe, je m'occupe de l'aspect visuel, mais j'ai traversé une période assez dure sur le plan physique et émotionnel durant l'élaboration de l'album, ce qui a pas mal joué sur ma créativité, ma concentration et ma patience. Quand Geoffrey nous a envoyé sa trouvaille, ça a vraiment fait l'unanimité !

Elle a donc travaillé pour Earth, c'est un de vos groupes de référence ?

Seb : Référence, peut-être pas pour la majorité du groupe. Mais à titre personnel, j'aime assez écouter Earth en bossant sur des illustrations le soir ou en méditant.

Sinon, un avis sur le nouveau Tool ?

Simon : J'ai été très sceptique dès le premier morceau dévoilé, et je dois avouer qu'après avoir écouté l'album en entier, je ne l'achèterai pas. Il n'y a que deux morceaux que j'apprécie dans cet album [«Descending» avec son riff de clôture magistral et «7empest»].

Bosser avec Olivier et Mathias, c'est une évidence ? Ou vous vous êtes posés la question d'enregistrer avec quelqu'un d'autre ?

Simon : On bossera toujours avec Olivier et Mathias. On aime bosser avec eux, donc quand l'album s'est profilé, ce choix s'est fait naturellement. Mais au départ, nous devions enregistrer cet album avec Joe Duplantier en directeur artistique, qui avait été

séduit par nos premières démos et nous proposait de venir faire vibrer son studio Silver Cord à New York avec Mathias et Olivier. Malheureusement, quelques mésaventures qu'on ne citera pas ici ne nous ont pas permis de concrétiser nos plans. Mais ce n'est que partie remise pour le prochain album.

La sortie K7, c'est pour la nostalgie ou le fun ?

Seb : C'est notre label Deadlight qui a proposé de sortir l'album dans ce format. Je pense que le public qui collectionne les cassettes le fait à part égale pour le format «original» et pour l'aspect fun de la chose. De là à ce qu'ils l'écoutent...

Vous pouvez nous parler de votre bière ? Dans ce domaine, c'est quoi vos références ?

Seb : Avec mon frangin Nicolas, batteur, on est grands amateurs de bières et on s'est dit que ça serait sympa d'en avoir une à l'effigie du groupe, pour notre release party. C'est à la base une idée qui nous est venue comme ça, sans se dire que ça se ferait. En en parlant avec l'équipe du Bistrot de Saint-So, le lieu de la release party et plus grand bar de Lille, ils ont adoré l'idée et nous ont mis en contact avec la brasserie locale Moulins d'Ascq. On a pu échanger avec eux sur ce que l'on aimait, ce que l'on voulait transmettre comme sensations et ils ont élaboré la «Reversed Moon», une recette complètement inédite, rien que pour nous. Il s'agit donc d'une IPA avec une re-fermentation avec du houblon Polaris. Elle a l'amertume que l'on attend d'une IPA, avec une tenue de celle-ci plus longue en bouche, sans avoir les arômes d'agrumes habituels trop présents. Elle est toujours disponible à la vente en bouteille au bar du Bistrot de Saint-So. Pour ma part, je suis grand fan de la Punk IPA !

Est-ce que ça a dopé la vente du vinyle ? Sa grande classe ne suffisait pas ?

Seb : Doper les ventes, je ne sais pas. Elle n'a été vendue que lors de la Release Party. Mais elle a peut-être permis de passer une encore meilleure soirée pour certains ! [rires]. Ceci-dit, c'est vrai que le disquaire Quelque-Part Records à Lille en offre pour l'achat de notre vinyle !

C'est l'occasion de faire un peu de promo pour Quelque part Records, allez-y !

Simon : C'est LE disquaire lillois ! Je n'ai pas la chance de pouvoir m'y rendre régulièrement à mon grand désespoir car je suis également commerçant et nous avons les mêmes horaires, mais quand j'ai un disque à acheter, je sais vers qui me tourner pour le commander ! Déplacez-vous dans les stores physiques !

«Mere mortals», pourquoi ce titre ?

Simon : Mere mortals veut dire «De simples mor-



tels», quand je suis tombé sur cette expression lors d'un voyage dans le désert de Mojave aux USA, ça m'a frappé. Ces deux mots étaient la définition parfaite de ma vision de l'homme et du monde, c'est à la fois pessimiste et hyper optimiste, l'homme est à la fois la pire des espèces et celle qui a bâti notre monde, nous ne sommes rien et tout à la fois, capable du meilleur comme du pire. Pour ce qui est de notre musique, on a un rapport très humain, on ne cherche pas à ajouter d'artifices, à transformer le produit brut. On se sert des machines pour ce qu'elles sont, pas pour nous rendre meilleurs, ou améliorer nos performances. Nous sommes de simples mortels et notre musique en est le témoignage.

Comment choisissez-vous les titres des morceaux ? Il y a toujours une histoire derrière ?

Simon : C'est assez libre en fait, nous n'avons pas de paroles alors souvent je choisis les titres en fonction des émotions que je ressens en écoutant les pré-productions. J'ai toujours une liste de titres que je note dans mon téléphone, des titres inspirés de films, de documentaires, d'échanges avec des amis, de concepts. Par exemple, «Kill ! Kill ! Kill ! Die ! Die ! Die !», c'est purement imaginaire, j'aimais le jeu avec la répétition, ça donne un côté agressif et de l'impact, la réflexion autour de ce titre est qu'il y aura toujours autant de création que de destruction, ce qui naît un jour finira par mourir un jour également, on rejoint le côté pessimiste et optimiste du titre de l'album.

Cet album est encore différent des précédents, ce sont les différents membres ou l'atmosphère qui influence l'écriture ?

Simon : Clairement les deux, quand j'ai commencé à amener les premières idées pour l'album, ça sonnait déjà différent. Ce serait d'un ennui profond de faire et refaire la même chose à chaque album. On aime s'amuser, se faire plaisir avec nos instruments et surprendre les gens qui se retrouvent en face de nous, auditeurs ou spectateurs. Dans cet album, tu as des chœurs, donc techniquement du chant, mais créés avec des nappes de guitares, c'est pas mal troublant pour un groupe instrumental, non ?

Plusieurs titres sont assez courts, c'est une volonté de raccourcir la distance ou c'est juste arrivé comme ça ?

Simon : Certains titres sont plus courts que dans nos précédents albums car ce sont des titres plus uptempo et plus rentre-dedans avec moins d'atmosphères posées, mais nous avons également un de nos titres les plus longs avec «Kobe». Tout est une question d'ambiance et d'impact.

Seb : On n'est pas trop du genre à se dire «tiens, si on composait plutôt comme ça...» On compose

majoritairement en jammant dans notre studio, c'est donc le fruit de notre ressenti à ce moment-là.

Un clip est prévu pour cet opus ?

Seb : On va attaquer justement la réalisation d'un clip dans les jours à venir, et je travaille actuellement avec un ami chorégraphe et peintre sur un projet vidéo plus ambitieux, qui verra le jour dans quelques mois. Mais il faudra être patient. On aime bien faire les choses, par nous mêmes...

Il se passe quoi dans les mois à venir ?

Simon : Je vais me lancer dans la réalisation d'un clip pour Therapy? avec un concept assez farfelu, je vais tout filmer avec un iPhone et une appli assez intéressante que j'ai découverte récemment, on a hâte de s'y mettre ! Et en parallèle, on réenregistre une version 2019 de notre morceau «Mein gebush» sorti en 2008 avec une seule batterie à l'époque. Cette version a deux drums va être dingue, si tu pouvais entendre les premières démos !!!

Merci The Lumberjack Feedback !

■ Oli

Photos : Olivier Humbert

KORN

The nothing (Roadrunner Records)



Il y a presque 10 ans, Korn annonçait se rappeler qui il était avec un *Remember who you are* plutôt cool, la suite était moins glorieuse avec une série de trois opus qui sont au mieux «bien mais pas top», au pire «largement dispensable», *The nothing* aurait pu être le simple successeur de *The serenity of suffering* tant le groupe a cherché à utiliser ses vieilles recettes pour composer ce nouvel opus qui nous renvoie surtout à la grande époque de *Life is peachy*. Mais voilà, *The nothing* est plus que cela car il possède un supplément d'âme apporté par un drame. L'ex-femme de Jonathan, Deven, est décédée d'une overdose en août 2018 et même si les relations entre eux étaient devenues conflictuelles, elle restera la mère de deux de ses enfants et la femme avec qui il a partagé quinze années de sa vie.

Après l'entrée en jeu de l'icône cornemuse, les premiers mots de cet opus sont «Why did you leave me ?» (pourquoi m'as-tu quitté ?), une interrogation marquée par des sanglots (qui rappellent ceux de «Daddy»), Davis a admis que cet opus était en quelque sorte une façon de faire son deuil, on peut bien donc tout (et trop) interpréter et se sentir d'autant plus touché par les ambiances de ce disque lourd et riche en émotions. Le leader de Korn

trouve là un exutoire à ses doutes («What is this I'm feeling ? / Is it a new beginning ? / Am I purging past regrets / Facing the hurt I'm dealing ?» sur «The darkness is revealing»), un miroir à ses pensées («My shadow is waiting / But I gotta face the facts / Of a twisted reality / And it never got a hold of me» sur «Idiosyncrasy»), un moyen de confronter son sentiment de culpabilité de ne pas avoir pu sauver sa femme de ses addictions pour finir par accepter la mort comme une délivrance («This life betrayed you, and you are finally free» sur «Finally free»). Jon est seul, perdu («I'm lost» est souvent répété) et tente de fuir les démons qui l'ont pris en chasse, des ombres fantomatiques qui le poursuivent et le hantent («God knew all along that He would take you / And the demons were set loose to claim their prize, I am their prize» sur «Surrender to failure») et son chant fait passer tout ça, Nick Raskulinecz n'avait pas réussi jusque-là à pousser le chanteur comme Ross Robinson l'avait fait dans les années 90, le destin tragique s'est chargé de cette basse besogne et ce malaise qui transparait donne toute son intensité à *The nothing*.

Je ne sais quel est la part de Jonathan Davis dans l'écriture des parties instrumentales

mais on sait que les membres de Korn étaient également proches de Deven, la musique est donc en adéquation avec la triste ambiance générale, la rage, le dégoût, l'incompréhension passent par des rythmes hachés et puissants, des changements de tempo, des harmonies qui viennent fracasser des passages violents, le chaos amené par le groupe à ses débuts refait surface, il est certes plus calculé, plus «produit» (malgré ses nombreux breaks, «Cold» reste facile d'écoute) mais on trouve une forme de lâcher prise qu'on avait perdu, des titres comme «You'll never find me», «The seduction of indulgence» ou «H@rd3r» sonnent «vrai», c'est la sincérité qui domine nos sensations, Korn a écrit pour lui avant de réfléchir à la portée de ses titres qui, avec le temps et la renommée, étaient devenus des moyens d'assurer sa subsistance.

Même les mélodies ont cette puissance en elle qui fait qu'on les accepte pour ce qu'elles sont, une sorte de remède à la mélancolie («The darkness is revealing», «Can you hear me», «This loss»).

Déliçates impressions que celles d'écouter un album aussi «plaisant» à l'oreille alors que c'est la mort et ses souffrances qui sont responsables de sa création. La famille Korn est passée de l'être au néant, The nothing est son chemin pour revenir vivre avec les vivants sans pleurer et en s'affranchissant d'un poids trop lourd à porter.

■ Oli



BARONESS

Gold & grey (Abraxan Hymns)



Suite logique de Purple qui marquait une certaine rupture dans l'histoire de Baroness avec le changement de line-up provoqué par leur accident de tourbus, Gold & grey apportent deux nouvelles teintes à la palette de John Dyer Baizley. C'est aussi le premier album enregistré avec Gina Gleason, la guitariste remplace Pete Adams depuis l'été 2017 et si sa douce voix est plutôt discrète, son jeu de guitare apporte un complément très intéressant car Baroness a encore arrondi quelques angles. Bien sûr il leur reste quelques distos granuleuses et attaques très métalliques mais dans l'ensemble, ce sont plus les instrumentaux délicats, la limpidité de «Emmett - radiating light» ou «Cold-blooded angels» et la redoutable efficacité des mélodies («Front toward enemy» et «I'm already gone» qui mettent l'opus sur de sacrés rails) qui l'emportent. Sans oublier ses racines, le combo a réussi à sublimer ses envies de calme et a bien fait de faire confiance à Dave Fridmann pour produire, mixer et certainement donner son avis sur quelques arrangements. En cherchant un peu, on décèle quelques idées qui n'auraient pas déplu à Mercury Rev ou The Flaming Lips mais le désormais surtout producteur (MGMT, Mogwai, Thursday...) a réussi à aller encore plus loin que sur l'album

violet élargissant le spectre des capacités du groupe.

On passe par tous les états et croise toutes les aspirations du groupe durant cette heure dorée et grisâtre, des rythmes les plus nerveux à des plages ultra reposantes, d'un son saturé à l'extrême (non, n'essaye pas de régler tes enceintes) à une pureté cristalline, d'élans harmonieux à une explosion cacophonique d'idées qui fleurent bon les expérimentations psyché-prog des seventies («Can oscura»). Et quand bien même, ça part un peu dans tous les sens, la voix de Baizley nous ramène à l'essentiel, des titres réfléchis qui lorgnent autant du côté de The Mars Volta (la folie de certaines structures comme celle de «Borderlines» dont le clip est bien chelou aussi) que du magnifique Cave In (celui d'Antenna que je retrouve quand j'écoute pour la énième fois «I'm already gone» (Too late, so long) dont je suis amoureux).

Les fans purs et durs de Baroness ne se retrouveront pas forcément dans cette fourmière mais la beauté de certains titres comme la rugosité d'autres confèrent à l'ensemble une esthétique particulière, rarement un tout cohérent aura été formé de particules fines aussi divergentes. Quand un tel amalgame est réussi, on est fatalement à l'écoute d'un chef d'œuvre.

■ Oli

VEN.
11
SAM.
12
OCTOBRE



LE RDV ANNUEL DES INDÉS ET DE L'AUTOPRODUCTION

VAUDOU GAME | CANNIBALE | ROCÉ

BIRDS IN ROW | LANE | ATK

MAHOM | ANTON SERRA & OSTER LAPWASS

TETRA HYDRO K | KRISTEL | BISOU

JIMFESTIVALDEMARNE.ORG / 0145 15 07 07

IVRY-SUR-SEINE, M^o: MAIRIE D'IVRY

◦ LE HANGAR ◦ ESPACE ROBESPIERRE ◦ LE TREMLIN ◦ THÉÂTRE ANTOINE VITEZ

CONCERTS
10€



SAPIENS

SI SAPIENS CONVIE 10 CHANTEURS EMBLÉMATIQUES DE LA SCÈNE FRANÇAISE, LE PROJET EST D'ABORD CELUI DE DEUX MUSICIENS QUI ONT COMPOSÉ LES MORCEAUX AVANT DE LES RETRAVAILLER UNE FOIS LES PARTIES CHANTS RÉCUPÉRÉES, CE SONT DONC À EUX, GÉNITEURS, QU'ON POSE LES QUESTIONS, TIBAL AKA T-BOW ET NICO AKA LE GRATTEUX DE LOS DISIDENTES DEL SUCIO MOTEL.

Choisir Sapiens comme nom de groupe alors qu'il y a déjà un Sapiens Sapiens, est-ce judicieux ?

Tibal : On ne s'est pas tellement posé cette question en fait. On cherchait quelque chose d'universel, quelque chose dont personne ne puisse s'exclure ni être exclu. Dans la mesure où le terme «Sapiens» répond parfaitement à ce critère, je dirais que oui, c'est judicieux (rires).

Nico : On avait pensé au «Bal des Enragés» mais c'était déjà pris.

D'où est venue l'idée de faire participer un chanteur différent sur chaque titre ?

Tibal : L'idée est venue à Nico, donc je vais le laisser y répondre, mais en ce qui me concerne, j'ai trouvé qu'elle était judicieuse parce qu'elle apportait un truc particulier à ce concept. Sans ça, ça aurait été un album de rock acoustique, et pour les gens qui cherchaient pas plus loin que le premier titre, un album de pop rock bien foutu mais pas aussi marquant.

Nico : Sorti de l'album Human collapse, j'avais envie de voir autre chose et de m'essayer à d'autres univers. J'ai toujours aimé le rock acoustique et certains albums comme l'Unplugged d'Alice in Chains ou Led Zeppelin III ont marqué profondément mon

parcours musical. Donc j'ai commencé à fouiller dans mes bribes de morceaux que j'avais au fond de tiroirs et dont je savais qu'ils ne seraient jamais utilisés dans Los Disidentes Del Sucio Motel. Puis après avoir acheté une nouvelle guitare dont je suis tombé follement amoureux, j'ai commencé à écrire des morceaux dans mon coin. Et puis un soir, après avoir composé la base du titre qui allait devenir «Surreal estates», je n'arrivais pas à dormir car ces mélodies m'obsédaient. Je me disais «Ok cette chanson a un super potentiel, mais je ne me vois pas la chanter. Si seulement Julien Pras acceptait de le faire, ça serait génial, elle lui irait tellement bien !». Et puis après, je me suis dit «mais pourquoi demander seulement à Julien ? Je pourrai peut-être faire tout un album comme ça et inviter plein de chanteurs que j'aime à participer. Ça, ça serait vraiment un nouveau défi et un truc que personne n'a fait en France !». Donc c'est ce que j'ai fait. Je les ai contactés un par un et tous ont dit oui.

Personne n'a donc refusé de prendre part au projet ?

Tibal : De tête, y'a uniquement le chanteur de Klone qui a refusé, par peur de ne pas avoir le temps de bien faire les choses avec l'album de Klone qui était en préparation à ce moment-là. Nico, y'avait quelqu'un d'autre ?

Nico : Pas vraiment non. J'aurai effectivement beaucoup aimé avoir Yann, mais je trouve ça très bien qu'il m'ait dit non tout de suite, plutôt que d'avoir freiné l'avancement du projet ou «bâcler» son travail, ce qui ne lui ressemble pas. Ensuite, j'aurai rêvé d'avoir Joe Duplantier, mais malheureusement pour lui aussi, son planning et ses obligations avec Gojira ne permettaient clairement pas une participation. J'avais peu d'espoir, je dois le reconnaître. Peut-être pour une prochaine fois ?

D'autres viennent vers vous spontanément ?

Tibal : Il ne me semble pas, non. Mais après, le projet ne s'est fait que parce que les 10 mecs à qui on a demandé ont accepté. On a pas lancé d'appel à la participation. Pour Sapiens II, qui sait ?

Nico : J'ai eu 2/3 propositions en privé mais ma liste de chanteurs était déjà figée et pour une première expérience, j'avais vraiment envie de bosser avec les gens que je voulais, que j'avais choisis moi. Et 10 titres c'est bien, c'est un chiffre rond. J'ai eu beaucoup de chance que tous acceptent mon invitation dès le premier coup en fait. Je n'y croyais pas forcément lorsque le concept m'est apparu. En tout cas, j'ai déjà des idées d'autres chanteurs si un jour on a envie de remettre le couvert ! Mais ça sera la surprise.

Il devait y avoir un titre avec Low Jones des Loading Data, qu'en est-il ?

Tibal : Lo nous a envoyé une maquette assez rapidement, et c'était juste hyper classe. Mais il a eu des impératifs assez graves qui l'ont malheureusement empêché d'aller au bout du truc. C'est un peu dommage, certes, mais on lui garde une place au chaud, si jamais on fait une suite à Sapiens.

Nico : Oui, je ne te cache pas que pour moi c'était une grande déception car Lo était l'un de mes tous premiers choix. Je le voulais absolument sur l'album. On s'est croisé plusieurs fois sur la route étant plus ou moins du même réseau musical assimilé «Stoner» et compagnie. J'adore ce mec, il a une voix démente et un charisme énorme et c'est un garçon adorable. La démo qu'il nous avait envoyée m'avait complètement bluffé et je voulais de tout cœur aller au bout. Mais la vie est ainsi faite et des fois on ne choisit pas ce qui peut arriver. Donc il a dû quitter le projet et nous ne lui en voulons pas une seconde. Désolé, tu n'auras pas de bullshit de commères sur ce coup ! [rires] Mais au final, son morceau est devenu celui de Math Dattel de Bukowski que j'apprécie beaucoup aussi et qui a lui aussi tout déchiré ! Il a été hyper efficace. En quelques jours, il avait écrit son texte, ses mélodies et s'était enregistré de façon parfaite. C'était un vrai bonheur de l'avoir avec nous. Au final, c'est son morceau que nous avons décidé de clipper tellement il est cool !

Comment se fait le choix du chanteur ? Vous composez en pensant à une voix ?

Nico : Le choix des chanteurs, c'est d'abord un choix affectif et artistique. J'ai choisi ces chanteurs car je suis avant tout un fan. Il n'y a aucune démarche opportuniste là-dedans. Je me suis juste fait un méga kiff en fait. J'écoute ces groupes depuis tellement d'années. J'adore la scène française. Je suis fan de Lofe depuis le collège. Psykup et Black Bomb A ont sorti des albums qui ont clairement façonné ma façon de composer, il y a 15 ans de ça. Quant à Mars Red Sky ou Hangman's Chair, ils font partie de mes groupes préférés actuels tout style et toute nationalité confondue. Et ensuite, à côté du fan, il y a aussi l'ami. J'ai profité de cette opportunité pour inviter des gars peut-être un peu moins «célèbres» que d'autres mais que j'aime tout simplement. Dany d'LDDSM, mon frère bien évidemment, mais aussi Steve de Robot Orchestra qui est un ami depuis l'adolescence ou bien Forest Pooky et Mat Peq qui sont des potes d'LDDSM depuis presque 10 ans.

Ensuite, pour ce qui est de la composition, la difficulté de la tâche était d'arriver à les emmener hors de leur zone de confort mais pas non plus sur des terrains complètement hors sujet. Bien évidemment, je n'allais pas proposer un morceau tout joyeux à Cédric d'Hangman's Chair. Pas non plus une ballade à Mat Peq, etc... Mais pourquoi pas un morceau aux sonorités trip hop pour

l'un et un blues à l'autre ? Tu vois ce que je veux dire. Après comme j'ai dit, j'écoute tous ces mecs depuis si longtemps que je connaissais d'avance leurs capacités et où je pouvais potentiellement les emmener. La question était de savoir si j'en étais capable et si eux allaient aimer ce que j'allais leur proposer.

Tibal : Moi j'étais plus du côté neutre. Les chanteurs de Sapiens sont des connaissances de Nico, j'en connaissais certains mais seulement très peu, du coup, j'avais tendance à faire confiance à l'instinct de Nico sur le «quel titre pour qui ?», et mon job était de rendre le morceau le plus ouvert possible, pour ne pas forcer la main des chanteurs. Je voulais vraiment que chaque chanteur se sente libre de faire tout ce qu'il voulait du morceau.

Vous aviez des attentes en envoyant les bandes sons ou alors vous n'aviez pas pensé aux mots avant de les recevoir ?

Tibal : Moi, pas vraiment. Je me suis vraiment appliqué à garder l'esprit le plus ouvert possible. C'est pour ça que j'étais partisan de l'envoi d'une maquette aussi simple que possible, pour ensuite laisser le chanteur choisir la direction, et voir où ça nous menait.

Nico : Des attentes, ce n'est peut-être pas le bon mot, je parlerai plutôt de «visions». Dans ma tête, lorsque je compose, j'imagine toujours des formes, des images, des couleurs. C'est très vague mais chaque chanson a son univers. Ici quand j'écrivais les compos pour tel ou tel chanteur, j'avais aussi cette image globale de ce que ça pourrait donner. Par exemple pour Reuno, je me doutais très fortement qu'il aborderait le morceau avec son timbre de voix grave très crooner et ça n'a pas loupé. Pour Julien Pras, je m'attendais à ces mélodies harmonisées sublimes dont il a le secret, accompagné de la fragilité magnifique de sa voix. Lorsqu'on recevait les prises de chaque chanteur, on avait l'impression de redécouvrir notre propre morceau et cette sensation était purement géniale. C'était des moments magiques. Pour ma part, j'avais à la fois ce sentiment de surprise délicieux mais aussi de satisfaction parce qu'ils avaient été pile là où je les attendais, mais en mieux !

Les textes et les thèmes abordés, c'était du secondaire ou alors vous vouliez aussi avoir une idée directrice ?

Tibal : Ni l'un, ni l'autre [rires]. Simplement, on a estimé que comme ce n'était pas nous qui chantions, ce n'était pas à nous d'imposer quoi que ce soit aux chanteurs. Après si l'un d'entre eux nous avait demandé une direction ou un thème, on aurait tout fait pour lui donner une réponse. L'idée pour moi, c'était que l'album soit un terrain de jeu pour les chanteurs, et les autres zicos, et surtout qu'il reflète l'individualité de chacun. Et après, c'était

notre boulot de garder une cohérence tout au long de l'album.

Nico : Personnellement, à la genèse du projet, j'avais pensé à leur «imposer» un sujet. Je me disais que ça permettrait d'avoir une certaine cohérence sur l'album, un fil conducteur. Et puis finalement après réflexion, on s'est dit que c'était une F.B.I., une Fausse Bonne Idée... Si le sujet n'avait pas spécialement parlé à chaque chanteur on aurait eu probablement des interprétations moins bonnes puisque moins inspirées et moins motivées. Là, chaque chanteur a eu une liberté totale pour les paroles et les mélodies du chant, et nombreux ont utilisé ce terrain d'expression pour aborder des sujets très personnels qu'ils n'auraient peut-être pas osé proposer à leur formation originale. Ça fait partie des grandes satisfactions personnelles de ce projet.

Si Sapiens pouvait engager «son» chanteur, ce serait qui ?

Tibal : Un seul chanteur ? Franchement, je pense que celui qui a la plus grande amplitude vocale, c'est Forest, mais y'a des voix qui ont tellement de cachet, comme celle de Reuno, de Ju Cassarino, de Julien Pras, ou de Dany, c'est juste impossible que quelqu'un d'autre chante leur titre.

Nico : Ouais, je suis assez d'accord. Tout l'intérêt de cet album, c'est de montrer la pluralité de cette scène et la diversité immense de ses interprètes. Je pense que celui qui a la plus grande amplitude vocale, c'est peut-être Ju Cassarino mais si je devais en choisir un, je crois que je prendrai aussi Forest. Mais c'est une putain de question piège ça ! Tu veux qu'on se fâche avec eux ou quoi ?

Non, mais il me semble compliqué de faire des concerts, ce serait peut-être envisageable avec un chanteur unique ?

Tibal : Je pense que la formule la plus réalisable, mais pas réaliste, serait plus un unique concert avec tous les chanteurs. Mais le cauchemar logistique que ce serait quoi ! [rires]

Nico : Tu trouves toi ? Moi j'aurai dit le contraire justement. Je pense qu'une petite série de concerts avec une config' réduite et 1 ou 2 chanteurs en plus de moi, ça serait déjà plus jouable. S'il y a des promoteurs ou des bookers qui lisent ces lignes et qui veulent nous programmer, ils n'ont qu'à me contacter et on réfléchira à la question.

On parle beaucoup des voix mais les parties instrumentales sont très soignées avec de nombreux arrangements, ça ne vous dérange pas que la plupart se focalise sur les chanteurs ?

Tibal : Perso, ça me pose pas trop de problème. La voix, c'est le truc qui rassemble le plus les gens. Les guitaristes vont écouter les parties de guitares, les batteurs vont écouter les batteurs, mais

tout le monde, ou presque, a une voix. Justement même, j'ai l'impression que ce dont on nous parle le plus, ce sont les arrangements, et ça, c'est la preuve qu'on a fait du bon boulot. En même temps, on n'a pas vraiment fait dans la retenue ou les raccourcis. On est super fiers du résultat final.

Nico : Pourquoi ça nous dérangerait ? C'est le point de départ de ce concept donc forcément les gens en parlent en priorité et c'est tout à fait normal. C'est justement ce que je voulais montrer au public qui écouterait ce disque. Mais je suis tout à fait d'accord avec Tibal, depuis que le disque tourne autour de nous, on nous parle systématiquement du travail d'arrangements. Donc je dirai que c'est signe que l'équilibre entre les deux est parfaitement respecté.

Une suite est prévue ou ce n'était que le projet d'un seul album comme Probot ?

Tibal : Une fois de plus, ni l'un ni l'autre [rires]. Pour l'instant, rien n'est prévu, on sort de deux ans de boulot acharné sur cet album, on va profiter un peu de cette période-là, et peut-être qu'un jour, on va se dire «allez viens, on fait un n°2». La porte n'est pas encore ouverte, mais elle n'est certainement pas fermée.

Nico : Clairement, à ce jour, là tout de suite, tu me dirais «l'année prochaine, faut sortir un volume II», je te dirai «non». Le travail qu'il y a derrière un projet comme ça est colossal. En termes d'organisation et de logistique, je n'ai jamais bossé sur quelque chose d'aussi compliqué, que ça soit dans le domaine musical ou ailleurs. Toutefois, le résultat est tellement cool et l'aventure humaine

et musicale tellement énorme que je n'écarterai pas l'option quand même. La motivation viendra peut-être aussi en fonction de la demande. J'ai même déjà le concept dans la continuité de mes idées folles. Un Sapiens II mais en mode duo. Ça serait logique. Mais je t'explique pas le bordel. Je crois que ça serait encore pire que celui-là, donc ça aussi c'est peut-être une F.B.I !

Nico, ça ne t'a pas donné envie de faire un album de LDDSM unplugged ?

Nico : Oh, mais figure-toi qu'on y pense depuis un bon moment. Mais nous n'étions pas tous prêts à franchir le pas, donc pour le moment, on finit le quatrième album toujours en électrique et derrière il y a de grandes chances qu'on sorte au moins un EP acoustique parce qu'on adore ça. Au final, le titre «Wake up call» est quasiment un titre de Los Disidentes Del Sucio Motel puisqu'en dehors de la basse, tous les autres membres du groupe ont joué dessus. Nous avons déjà fait des sets unplugged et on y a pris beaucoup de plaisir. L'acoustique a toujours fait partie intégrante de LDDSM, dès le premier album il y en avait déjà et il m'arrive très souvent de composer des morceaux d'abord sur ma gratte folk puis de les adapter avec notre gros son fuzz sauce barbecue. Donc ça ne sera pas pour demain, mais ça arrivera un jour très probablement...

Merci Tibal et Nico et merci également à Pat' de la Klonosphère.

■ Oli
Photos : DR



SAPIENS

Sapiens (Klonosphère)



Sapiens, c'est le sage, rien à voir avec les fofous de Sapiens Sapiens donc, c'est pourtant un projet qui semble déraisonné sur le papier. L'idée de départ, c'est celle du guitariste et chanteur de Los Disidentes Del Sucio Motel, Nico, qui se fait accompagner par T-bow Fassler pour composer et quelques amis/connaissances pour enregistrer (Grégory Hiltenbrand (aussi dans LDDSM) ou Cédric Grob à la batterie, Johan Gardre au violon, Patrick Wetterer au piano et aux arrangements...) sans que jamais la notion de «groupe» ne leur effleure l'esprit. Sapiens c'est «juste» l'assemblage entre des squelettes de compo à la guitare acoustique et des chanteurs. Il y a 10 morceaux, il leur faut 10 chanteurs, notre duo d'auteurs fait donc un petit tour de France des voix qui comptent dans le rock et le métal et envoient leurs démos aux 10 heureux élus, libres à eux de trouver des mélodies et des textes, ensuite tout est retravaillé, amalgamé, enregistré, produit, le résultat, c'est ce petit bonhomme étrange qui s'écoute oreilles grandes ouvertes.

Assez casse-gueule dans l'idée, Sapiens réussit à maintenir un cap malgré les 10 voix qu'il emprunte, les instrumentations ont des sonorités douces et marquent de leurs empreintes des morceaux identifiables par les 10 voix qui les dominent. On est donc partagé entre le sentiment

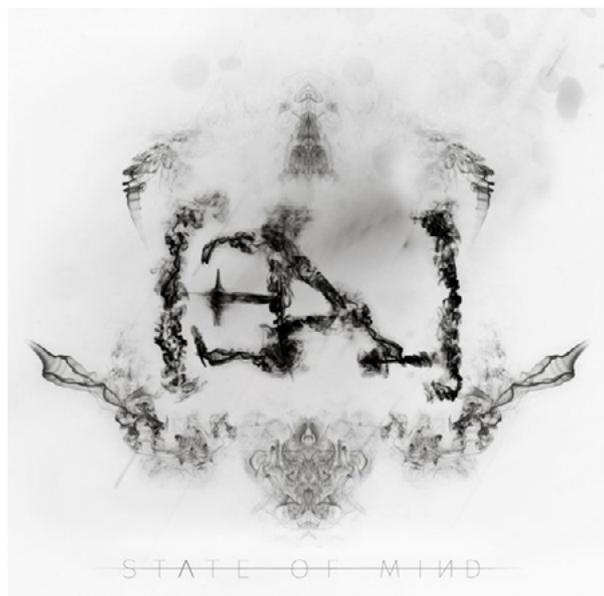
d'entendre une sorte de compilation tant certaines différences sont criantes entre les protagonistes (surtout que certains sont très aisément identifiables comme Poun de Black Bomb Å ou Reuno de Lofofora) et de trouver du liant et un fil conducteur à l'ensemble puisqu'il est porté par la même énergie ouatée. Chacun pourra définir ses préférences en fonction du charme de l'invité, personnellement, j'ai du mal à faire un choix tant nombreux sont ceux qui dégagent beaucoup d'émotions de leur chant, les Julien (ceux de Mars Red Sky et de Psykup) font mouche avec leur timbre si particulier, Steve de Robot Orchestra joue sur la dynamique et quelques chœurs énervés pour faire mouche, Forest Pooky est peut-être le moins dépaysé, il est naturellement à l'aise tout comme Reuno toujours et partout comme chez lui. Avec plus ou moins d'intensité, les compositions nous marquent, une seule me déplaît, c'est celle avec Mat de Babylon Pression, elle porte bien son nom, «C'est gênant», entre le côté titubant de l'instrumentation et des textes (en français comme pour «Le feu qui danse» avec le taulier des Lof), je me fais déconnecter de l'ambiance générale et préfère zapper cette piste et filer plus au calme avec Daniel, l'équilibriste de Los Disidentes Del Sucio Motel.

Mathieu (Bukowski), Cédric (Hangman's Chair) sont également de la partie démontrant que quels que soient les styles des groupes, tout le monde peut se retrouver sur Sapiens. Emballé par ce premier opus, reste à connaître la suite des aventures, est-ce qu'on aura des concerts avec un seul chanteur (Nico ?), est-ce que d'autres compositions avec d'autres chanteurs donneront un «tome 2» ? En tout cas, ce Sapiens est plus qu'un truc à écouter d'une oreille distraite parce que tel ou untel y participe...

■ Oli

L[EA]HTAN

State of mind (Autoproduction)



C'est en 2013 que Arnaud (chant, surnommé Arnal pour ne pas confondre avec un autre Arnaud) et Tof (bassiste) décident de monter un groupe au style différent de ceux dans lesquels ils évoluent avec d'autres combos. Le projet se veut metal alternatif et séduit Yohan (guitariste) et Arnaud (batteur, surnommé Rano pour ne pas confondre avec un autre Arnaud). Ils passent rapidement par la case studio (l'Antistatic, une base solide quand on est toulousain) et sortent un EP 3 titres intitulé Past, present... quelques mois à peine après leur formation. Le morceau «When we fall» bénéficie d'un très beau clip (signé Arnaud, un autre dont on n'a pas le surnom), l'ensemble est puissant mais le chant clair dérouté quelque peu, quand le côté mal assuré (volontaire ?) se fait en français, il nous renvoie à AqME («Salvation») mais avec une musique plus hardcore que néo. C'est finalement le plus brutal «Anathema» qui est le plus efficace.

Le combo décroche quelques jolies dates dans le Sud-Ouest (La Mécanique Des Fluides, Secret Place avec Promethee) et continue de bosser. Le retour en studio se fait avec une pointure puisque c'est Jérémie Mazan qui s'occupe de leur deuxième EP, éponyme, l'ingé son (et gratteux de Nephelokia) qui a bossé avec une grande partie de la scène toulousaine (Psykup, Riviere, Naïve...) leur permet de gravir une sacrée marche avec une prod

assez énorme qui met en valeur la puissance des rythmiques et des guitares et font de cet EP bien plus qu'un cadeau bonus lors de sa réédition. Le chant clair a presque disparu, il est encore présent mais davantage en spoken word et se marie très bien avec son jumeau maléfique. Les trois titres sont tous d'un excellent niveau et préfigurent de ce que sera leur premier album...

Enregistré avec Stan chez Step Production (Kobaye Corp.), il est autoproduit, paraît à l'automne 2018 et s'intitule State of mind. Ce gros parpaing débute par deux des titres en français qui ont le don de nous faire perdre notre latin au moment de trouver des qualificatifs qui «rangeraient» les Toulousains dans une case. Sur «Ennemis», le chant est offensif mais reste clair, un peu d'harmonies assez speed, un peu de flow et pas mal de rage pour coller à ce qu'on trouve côté instrus, à savoir des plans assez techniques, un peu death, un peu alternatif, un truc difficilement étiquetable mais qui est béton. Pour «Combat», c'est plus simple, c'est direct du côté de Coal Chamber qu'on peut trouver une accointance, c'est lourd et dynamique avec un énorme groove (de temps à autre sur le reste de l'opus, on aura également des petites pensées pour KoRn). Bien que le titre du morceau «Intolérance» s'écrive avec un accent, il est en anglais, le troisième (à moitié et dernier) dans notre langue est «Etat d'urgence», lui aussi connaît des parties hachées et d'autres plus liées mais se signale surtout par sa pesanteur. Entre les trois, il fallait bien le costaud «Awakening» armé d'un break éthéré pour se faire une place. «Lost river» nous renvoie outre-Manche et dans un monde où le nu-metal croise l'alternatif, comme si Soulfly fusionnait avec Gojira. A noter que les 5 tracks avant la respiration «Synapse» font toutes l'objet d'une vidéo (en mode lyric ou en vrai clip), un vrai plus pour découvrir aisément le groupe. La deuxième partie de l'opus enfonce le clou, les paroles se font moins percutantes pour notre oreille, on profite plus des enchaînements, des ruptures, des ponts, des gimmicks qui accrochent et on note les progrès réalisés par L[ea]htan en seulement 5 ans...

■ Oli



L[EA]HTAN

L'INTERVI «OU» DEMANDE DE FAIRE DES CHOIX TRANCHÉS, IL FAUT DONC QUE PARFOIS ON ACCEPTE DES RÉPONSES AUSSI TRANCHANTES ! SERVICE MINIMUM POUR LES TOULOUSAINS DE L[EA]HTAN QUI NE PERDENT PAS DE TEMPS À EXPLIQUER LEURS DÉCISIONS, BING.

E-a «entrelacé» ou «e-dans-le-a» ?

Entrelacé

Past, present ou self-tilted ?

Self-titled

Stan ou Jérémie ?

Stan

Coal Chamber ou KoRn ?

KoRn

Soulfly ou Gojira ?

Gojira

Clair ou obscur ?

Obscur



Français ou anglais ?

50-50, à l'instinct

Riviere ou Naïve ?

Naïve

L'Usine à Musique ou Le Saint des Seins ?

La Cave à Rock

Metal Fest #1 ou Wax Metal Fest ?

Wax Metal Fest

Sur scène au Hellfest off ou festivalier au Hell-fest ?

Les deux !!!

It Came From Beneath ou Ways ?

Ways

Clip ou lyric video ?

Clip

Cagnotte ou autoproduction ?

Autoprod'

Cachou ou violette ?

Violette

Claude Nougaro ou BigFlo et Oli ?

Nougaro

Stade Toulousain ou TéFéCé ?

Stade Toulousain

Merci Arnaud de RiseBookingAgency et merci aux L[ea]htan.

■ Oli

Photo : JStep Production / Cédric F-Finder.



QUINTANA DEAD BLUES EXPERIENCE

Older (KNT Music publishing)

Le cow-boy a son cheval, le soldat a son fusil et Piero Quintana a sa guitare. Et dans la série de ces associations fonctionnelles, fusionnelles, évidentes, Piero Quintana, t'explique avec les 9 titres de son Older, comment on peut faire l'expérience d'un blues loin d'être mort, plutôt revenu à la vie façon Frankenstein, à coup d'électricité débridée, d'un gros son puissant, gras, un peu sale. Et la six-cordes c'est bien, mais si on chante dessus c'est mieux. Et c'est encore meilleur avec Piero Quintana qui pose sa belle voix en mêlant la rage du rock avec la mélancolie du blues. Il faut dire qu'avec une carrière débutée dans les années 90, Piero Quintana maîtrise son sujet, et les titres de son dernier album, déroulent tranquille, entre le riff et le refrain accrocheurs de «Stranger», le blues épuré d'«Older», le quasi post rock «Worn out» ou une ballade sous tension avec «Fucking devil». Avec Older, Quintana Dead Blues Experience aka Piero Quintana va t'expliquer ce qu'est le blues rock, l'authentique, celui qui chauffe la barbaque, picote le palpitant et caresse les cages à miel.

■ Eric



THE DAMNED

Evil spirits
(Spinefarm Records)

Précurseur du punk britannique, The Damned se forme en 1976 et se fait rapidement remarquer grâce au single «New Rose». Un lancement fulgurant qui pousse un certain Nick Mason (Pink Floyd) à produire le second album (1977 - Music for Pleasure). La formation emmenée par Dave Vanian et Captain Sensible se forge un style marqué et personnel. Les mecs jouent les rebelles et des Joe Strummer ou des Lemmy accompagnent volontiers quand l'occasion se présente. La new wave des années 80 et le côté gothique prennent ensuite le dessus. Les albums changent et pourtant s'alignent. The Damned boudait les studios depuis près de dix ans. Et voilà que se pointe en 2018 le onzième du nom «Evil Empire». On peut bien multiplier les écoutes, rien n'y fait. L'esprit du démon n'est pas de cet album. Les damnés se sont transformés en bonhomme de guimauve imbibés dans un bain new wave dépassé. «Devil in Disguise» est le titre rock, rugueux et sans détour qui accroche l'oreille. Pour le reste, les gars se sont tapés un délire qui n'apporte plus beaucoup d'eau au moulin.

■ Julien



THE CRUCIFIED PENGUINS

Faux rêveur
(Autoproduction)

Rock absurde, c'est le qualificatif que se donnent les Pingouins Crucifiés et ça leur va bien. Le quatuor sévit depuis 2007 mais n'a pas que ça à foutre que d'écrire des chansons et de les enregistrer (certaines sont déjà sur leur live paru en 2015 et un live ça coûte moins cher que le studio). Les gars sont fans de pop comme de punk et s'ils n'écrivaient pas des textes aussi cons (et drôles), on pourrait les prendre au sérieux (et ça les ferait flipper je pense) parce que musicalement, si ce n'est pas toujours très recherché, c'est quand même bien ficelé avec des enchaînements rock/noise/prog qui passent crème, un titre langoureux («Chanson d'amour»), un peu de death-grind («Chanson de métal») et des distos crados qui ne cachent pas les messages aussi forts que «Cassez-vous sales drogués» ou l'hymne pour le super héros «Pierre Gattaz» (et paye tes rimes nazes). Si ce n'était pas aussi rock et musical, on pourrait les comparer à Didier Super mais leur côté garage prend le dessus et faute de refrains surmixés faciles à chanter, les The Crucified Penguins ne signeront pas sur une major. Même s'ils ont un bon sens du timing en balançant «Vincent Lambert est une rockstar» en tête de gondole.

■ Oli

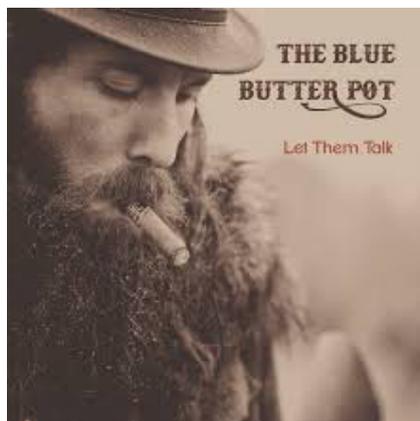


TIGERLEECH

The edge of the end
[Autoproduction]

Groupe parisien avec 2 EPs au compteur (2014 et 2017), Tigerleech a bossé pour soigner son premier long format (bel artwork, son signé Andrew Guillotin -The Arrs, As They Burn, ...-) et donc apparaître sous son meilleur jour aux amateurs de stoner qui en ont vu d'autres. Alors pourquoi se pencher sur leur cas trente ans après que Kyuss ait ouvert la voie ? Déjà parce que la gueule de distos et du mix, avec tout le respect qu'on leur doit, c'est autre chose que les premiers Kyuss ! C'est lourd, granuleux, rondouillard tout en ne manquant pas de patate quand ça s'excite. Les rythmes sont parfaitement maîtrisés, ça peut aller à fond comme devenir totalement sludge, couvrant ainsi toutes les aspirations du southern rock, les transitions permettent de passer de l'un à l'autre comme si de rien n'était. Sans avoir l'air d'y toucher (les premiers contacts sont assez rudes), le chant de Sheby (la légende dit que c'est lui qui a filé un micro à Mouss permettant la naissance de Mass Hysteria) fait son chemin et fait passer pas mal d'émotions et arrive même à se faire touchant («In my veins»). Bref, pourquoi se priver d'une bonne galette de stoner punchy ?

■ Oli



THE BLUE BUTTER POT

Let them talk (L'Autre Distribution
/ Les Facéties de Lulusam)

Tant qu'à être improbable, autant l'être à fond. Car oui, tout dans The Blue Butter Pot est improbable. Que ce soit sur la création de ce groupe, formé à l'arrache en 2012 pour un festival de blues. Que ce soit le style du duo, deux rednecks qui ont adopté un look qui sent la paille à grange et le Middle-West de notre cher hexagone. Pourtant, les The Blue Butter Pot viennent de Bretagne : Ray Bonnet et Oliv Le Normand (Le Normand en Bretagne, encore un truc invraisemblable). Et musicalement, c'est du blues en mode explosion de confettis. Majoritairement bien caféiné, le duo de Sulniac aime plonger dans le dirty rock, avec une guitare dans un blues agressif, un chant enjoué, puissant et agile, qui joue avec les codes du rock. Si l'entrée en matière du LP ressemble même à un vieux Primus («Support the badger»), on passe dans du blues rock théâtral («Cheking the level» ou «BBP's Mystical»), du plus atmosphérique («Doors»), voire plus pêchu («Jelly Roll»). il faut finalement attendre le dernier des 13 titres pour avoir un blues old school minimaliste et intimiste («To the ocean»). Bien débridé et singulier, je te conseille de belles tartines de son de ce pot de beurre bleu.

■ Eric

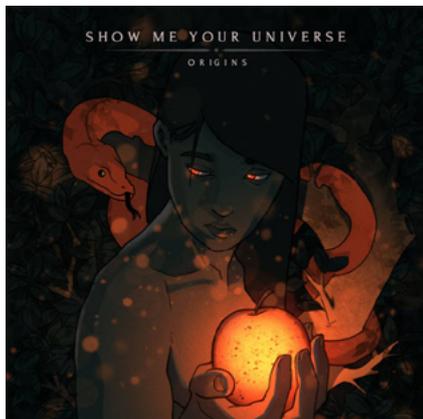


CIRKUS PRÜTZ

White jazz - Black magic
[Metalville]

Qui ne découvre pas Cirkus Prütz cette année ? A moins d'être un dingue de southern hard blues ou de vivre en Suède (où est sorti leur premier opus), pas évident de connaître cette bande de quatre qui fait vivre sa passion du rock depuis 2011. Le label teuton Metalville a le nez creux pour trouver des groupes dans ce goût-là et il y a fort à parier que tu puisses succomber comme eux aux mélodies accrocheuses, au groove imparable et au riffing précis (sans en faire plus que nécessaire) de ce groupe certainement fan des seventies et de combos comme ZZ Top, Jimi Hendrix, Creedance Clearwater Revival... Derrière un premier rideau de fumée qui pourrait laisser entendre qu'on a juste à faire à du rock de tavernes avec ses quelques chœurs pour faire plaisir aux gars accoudés au zinc, on découvre une musique ultra soignée, les sons, les rythmes, les enchaînements, les mots ne sont pas choisis au hasard et s'assemblent pour faire autant de tracks que de chansons à fredonner avec un plaisir non dissimulé. Tu l'auras compris, cet album a plus à voir avec la magie (noire) du rock que du jazz de blancs-becs.

■ Oli



SHOW ME YOUR UNIVERSE

Origins
(Autoproduction)

Wouah. Juste «wouah». Parce que pour un groupe qui n'a pas encore 4 ans et qui n'a qu'un EP sous le bras, sortir un album du niveau d'Origins, chapeau ! Et ça sans l'aide d'un label. Les Tourangeaux (parce que oui, en plus ils sont Français, pas si évident à l'écoute) viennent donc nous mettre une belle claqué métal-core avec tout ce qu'il faut de patate et de mélodies. Et là où certains tombent dans le piège des harmonies mielleuses en espérant avoir le même succès que Linkin Park, les lascars n'ont lâché qu'une cover de Twenty One Pilots dans la colonne des choix douteux et encore, ce titre n'est pas sur l'album... Dans l'autre, que de bonnes idées avec par exemple un gros travail sur le chant, aussi à l'aise avec le clair qu'avec le growl, des grattes lourdes qui n'hésitent pas à envoyer un peu de riffs djent ou du solo de guitar hero, des rythmes ultra massifs, de petites doses de clavier/sample qui font le job et même des morceaux qui sortent des sentiers battus. Sans conteste, Show Me Your Universe est l'une des plus belles surprises de cette année, avec un petit coup de pouce du destin, c'est ce genre de groupe qui pourrait mettre à genoux nos voisins Anglais (et pourtant ils ont déjà Architects, Bury Tomorrow, While She Sleeps, Bring Me The Horizon, The Eyes of a Traitor...).

■ Oli



LAURA CLAUZEL

Moan
(Cantrix Production)

Il est vrai que dans le terrier, rares sont les occasions de vous présenter des artistes orientés jazz. Je ne parle pas ici de jazz-rock, jazz-métal, jazz-hip-hop ou même de jazz-fusion expérimental, car nos chroniqueurs se sont déjà arrêtés sur de très bons cas (Alaska Pipeline, BadBadNotGood, Bärnin, Chromb! ou encore Matthieu Rosso Red Quartet). Non, ici je parle d'un jazz qui met la voix à l'honneur. Une voix forte et totalement maîtrisée par la chanteuse, comédienne et compositrice Laura Clauzel. Passées par de nombreuses écoles prestigieuses (Martha Graham de New-York, les cours Florent), elle débute par la danse et le théâtre puis décide de sauter le pas dans un projet musical en solo. Moan est son deuxième EP au compteur et regorge de petites pépites jazzy teintées de soul et de pop dont les inspirations sont multiples (Goldfrapp, Nina Simone, Kurt Weill ou encore Portishead). La puissance de ce disque réside plus dans l'interprétation que dans les arrangements, même si ces derniers sont de très haute qualité. Laura Clauzel est littéralement habitée par ses textes et joue beaucoup avec les intonations et les gimmicks vocaux surprenants sur des morceaux joués par des musiciens de haute volée. Un album sensible et chaleureux à découvrir à tout prix pour celles et ceux qui apprécient le genre.

■ Ted



BALLS GONE WILD

High roller
(Metalville)

Hey, les gars, on fait quoi comme musique ? Si on faisait du rock qui envoie sans se prendre la tête ? Ça marche. Hey, les gars, on on fait quoi comme artwork ? Si on mettait le nom du groupe sans se prendre la tête ? Ça marche. Hey, les gars, on choisit quoi comme titre ? Si on prenait le nom du premier morceau sans se prendre la tête ? Ça marche. Hey, les gars, on choisit quoi comme titre pour la piste 8 ? Si on prenait le nom du groupe sans se prendre la tête ? Ça marche. Je continue ou t'as compris ? Ouais, les Balls Gone Wild ne se font pas trop chier à réfléchir, théoriser ou planifier les structures de leurs morceaux. On branche la gratte, la basse, les amplis, on sort les baguettes, on boit un coup, on appuie sur les pédales et c'est parti ! Le trio de Cologne applique des recettes qui ne sont pas de première fraîcheur (t'as capté qu'il y avait un jeu de mot ?) mais le fait sans aucune arrière-pensée, la démarche est juste pour le fun, envoyer des riffs entre potes, what else ? Tu veux ta dose d'énergie, de solo, de mélodies vénères, d'un hard rock qui ne serait pas celui de ton père ou ton grand-père, rapproche tes oreilles de ce High roller, succès et zéro prise de tête garantis.

■ Oli



MEDIOKRIST

Traumwelt
[TimeZone Records]

Même registre metalcore, même goût pour le «o barré» ou ensemble vide, on peut rapprocher MedioKrist de Show Me Your Universe car les deux groupes sortent leur premier album. Sauf que ceux qui nous intéressent ici sont Allemands et ont fait le pari de s'exprimer dans la langue de Rammstein (on est plus nombreux à chantonner n'importe quoi sur «Deutschland» qu'à lire Goethe dans le texte !). Et ça ne pose pas de problème, alors oui, le yaourt a une sale tronche sur certaines parties où l'envie nous prend de les accompagner mais l'ensemble sonne et tient la comparaison avec les gros bras locaux que sont Caliban et Heaven Shall Burn (qui se sont eux aussi parfois laissés tenter par leur langue natale), ça va certainement cartonner en Allemagne mais ça peut donc plaire ici aussi car la came est bonne. Le cahier des charges est rempli avec ce qu'il faut d'attaques de gratte, de chant velu et doux, de petits samples, de rythmes bien bourrins et de passages plus délicats pour donner du relief à l'ensemble. Si tu n'es pas rassasié de metalcore, tu peux donc aller voir outre-Rhin et tu ne seras pas déçu, si tu veux juste y goûter un peu, commence par les français de Show Me Your Universe !

■ Oli



POLAR MOON

Rituals
[The Orchard/Sony Music]

Avec toutes les galettes estampillées électro-pop qu'on reçoit - quelques beats sur lesquels on pose un chant nauséux (ou un rap mou) et quelques notes de claviers - on en vient à penser que c'est la norme : électro pop = musique fade et minimaliste. Mais il ne faut jamais généraliser avec les étiquettes, car à l'écoute de Rituals du trio Poitevin Polar Moon, on révisé totalement ce jugement arbitraire. Pourquoi ? Parce que la voix de Julie Trouvé, douce et chargée émotionnellement nous agrippe en quelques secondes pour 20 minutes de déambulations délicates. Parce que le compositeur et guitariste Guillaume Bernard a déjà démontré son talent et sa capacité de toucher à tous les styles dans ses autres formations (Klone mais aussi Cloud Cuckoo Land). Parce que l'autre compositeur et guitariste Julien Lepreux sait personnaliser chaque titre d'une coloration différente avec des fioritures légères et justes. Il en ressort 5 titres qui ont chacun leur propre atmosphère, mélancolique à enjoué, glacée à dansante. En conclusion, Les membres de Polar Moon ne font pas que de l'électro pop, ils font surtout de la belle musique.

■ Eric



CHARLES IN THE KITCHEN

The fifth mechanism
[Division Records]

Voilà un groupe qui ne fait pas forcément les choses dans l'ordre, cet EP est leur premier et arrive après deux LPs et une collaboration (avec Them Stones), preuve supplémentaire qu'aujourd'hui, les sorties «physiques» ne sont que des prétextes à se faire plaisir, les Suisses éditent ce The fifth mechanism en K7 ! Les titres s'écoutent surtout numériquement et tout va si vite que se poser plus de 20 minutes pour écouter du rock, ça semble compliqué. Pourtant on passerait bien un peu plus de temps avec les Neuchâtelois qui donnent un coup de jeune au rock des sixties en le jouant plus vite, plus fort et avec plus de saturation. Derrière leur côté garage et les accords qui laissent traîner le son, les gaillards peaufinent les mélodies et calibrent les rythmes pour que ça fasse tilt tout de suite et qu'on batte la mesure en signe de soumission à leur talent. D'ailleurs, ils sont moins persuasifs quand ils veulent se faire plus mordants («I wanna know»), je les préfère quand ils font remonter leurs influences pop à la surface et qu'ils les maltraitent pour faire de ces deux morceaux deux excellents tubes de rock high energy. L'expérience «You never talk» plus ancrée dans l'esprit psyché seventies ne me convainc pas forcément (à cause du chant haut perché) mais n'entache pas la qualité générale de cette petite galette.

■ Oli



SPOTLIGHTS

Love & decay
(Ipecac Recordings)

Deuxième opus pour le couple Quintero qui s'est adjoint l'expertise d'un batteur pour étoffer son rock enchanteur, évoluant dans un registre peu courant qu'on pourrait qualifier de post-shoegaze. C'est Mario qui a enregistré l'album à la maison et a pris le temps de soigner chaque sonorité, les plus claires comme les plus saturées et c'est un régal que de se laisser porter par cette basse qui ronronne féroce et de se faire malmener par des guitares brutes et sourdes flirtant avec le stoner-doom (celui de Mars Red Sky sur «Until the bleeding stops»). On s'en délecte d'autant plus que les voix des deux tourtereaux sont aussi douces l'une que l'autre (même si monsieur s'énerve parfois comme sur «Mountains are forever») et que le subtil mélange de l'ensemble donne une saveur particulière à Spotlights qu'on aime sans réfléchir à savoir où les caser. Ils brisent les codes, ils assemblent les styles (pop, rock, métal, sludge, post, prog...), ils osent des mariages improbables et réussissent à nous faire vibrer avec des titres clairs/obscurs et des rythmiques excitantes («The beauty of forgetting»). Pas étonnant que le label de Mike Patton (mais aussi Aaron isis Harris ou Chino Deftones Moreno) ait flashé sur eux.

■ Oli



LECHE MOI

A6
(Atypeek music)

Mais quelle sensation peut bien se cacher derrière l'invitation à cette activité linguale mystérieuse ? Sucrée, épicée, érotique, sexuelle ? Plutôt celle procurée lorsqu'on teste le voltage d'un pile 9V : Ça surprend, ça picote, ça chatouille. Après un 1er EP en 2017 (Sortie 13), le duo parisien sort son 1er LP, en compagnie d'un paquet d'invités tout au long des 11 coups de langues, pardon des 11 titres. La musique est métallique, industrielle, mécanique, à la sauce dark ambient du siècle dernier. Lèche Moi y met en scène une atmosphère angoissante, froide et entêtante. Et les divers guests (dont plusieurs copains du label Bisou Records) qui viennent poser leur voix ou leurs instruments, n'apportent pas forcément de réconfort anthropique ou social tant leurs interprétations, sombres, provocatrices, ou charmeuses rajoutent une facette différente au prisme perturbant d'A6. En définitive, on est secoué, mais on y prend un plaisir certain. Après le space cake 'mange moi' d'Alice au Pays des merveilles, voici la galette Lèche Moi, toute aussi surprenante pour une invitation à un voyage atypique.

■ Eric



NI

Pantophobie
(Dur et Doux)

4 ans après Les insurgés de Romilly et pris dans le projet gargantuesque Piniol avec les copains de PoiL, nos quatre turbulents de Ni ont sorti en mars dernier un nouvel LP répondant au nom de Pantophobie. Alors, vous allez me dire, mais qu'est-ce que la pantophobie ? Et bien, c'est la peur de tout. Selon le site Doctissimo (une grande référence...), la pantophobie est très souvent associée à «des attitudes mélancoliques qui enferment le sujet dans la remémoration continue du passé». Vous savez le fameux «C'était mieux avant !». Pas sûr que ce soit le cas des gars de Ni qui essaient tant bien que mal de projeter l'image d'un groupe qui avance et évolue. Soyons honnêtes, Ni a déjà 10 ans et a su rapidement se trouver une patte artistique quelque part entre le métal et le math-rock. Difficile pour eux alors de déroger à cette règle. Enregistré par Hervé Faivre (Igorrr) à l'Improve Tone studio, ce dernier méfait paraît plus massif et métal que les autres («Leucosélophobie» et «Stasophobie» ne sont pas loin d'un Meshuggah), bien aidé par ses hurlements/cris disséminés ci et là. Toujours aussi talentueux et techniques, les Ni sont d'une certaine manière les Magma des années 2010 : écriture rigoureuse, de longues partitions épineuses, un univers totalement étrange et mystérieux et un langage musical rare.

■ Ted



FISTER

Decade of depression
[Listenable Records]

Toujours pas de vacances pour Fister qui revient déjà dans les bacs avec un LP mais un seul titre à lui («The failure» entre saturation extrême et luminosité morbide, morceau paru en 2016 sur le split avec Dopethrone mais réenregistré pour l'occasion) puisque ce Decade of depression rend hommage à des groupes et des univers que les Ricains doivent apprécier. En guise d'apéro, on a le droit à la musique de Frayeurs, un classique de film de zombies avec un glas qui colle bien à l'ambiance. Pour qui sonne-t-il ? Pour Metallica ? La transition est travaillée et la reprise particulièrement réussie même si la prod' a certainement abusé des basses... Autre méga-hit passé à la sauce Fister, «Mandatory suicide» de Slayer se laisse écouter, les sonorités du solo contrastant avec le poids écrasant du reste. Plus proche de l'ambiance des loustics, on les retrouve avec un titre de Darkthrone qui leur va bien puis on est surpris par la pureté apportée par «How the gods kill» (Danzig) avant que ça ne dérape, fatalement. Petit cours d'histoire avec le déterrage du «Reaper» de Hellhammer et un titre de Pungent Stench, tous deux bien meilleurs que les originaux. Si tu veux savoir ce que «doom» signifie, tu devrais pouvoir comprendre en écoutant les titres que tu connais déjà...

■ Oli

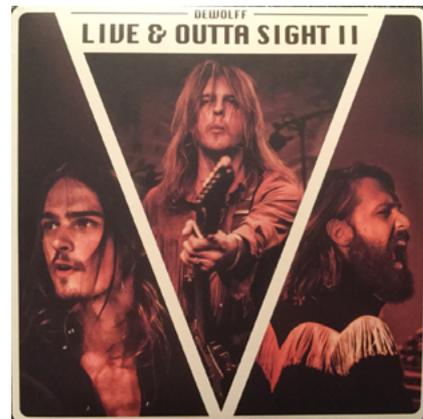


ROUGEGORGEROUGE

NaSH
[Day Off Records]

RougeGorgeRouge est l'exemple parfait de la formation qui change de peau à chaque album. C'est tellement frappant qu'à l'écoute de NaSH, on se demande si on ne s'est pas planté de CD. On les avait connus à travers leur math-rock déchaîné et foutraque sur Froast, leur explosive et ingénieuse mixture kraut-ambient-post-punk-noise-indie-post-rock délivrée sur le solide Hypersomnia, et on savoure la découverte de NaSH. Ce dernier a tendance à concentrer davantage notre attention sur les harmonies et les rythmes percussifs et cycliques que sur le chant et son message, qui n'est pas la partie la plus maîtrisée de l'ensemble. C'est toujours assurément ce mélange entre kraut («Pyramid») et post-punk («Mazout») qui nous séduit avec cet esprit psyché («Polonium») par-dessus. Ce nouvel album nous montre une formation beaucoup plus mature, moins barrée, savant aussi poser des ambiances relâchées et profondes (l'excellente «My way» en est l'image), et provoquer des émotions fortes en pondant des bijoux comme «Sulfur» ou «Remain». NaSH reste néanmoins un album sombre jouant très souvent entre le chaud et le froid, 10 morceaux joués avec autorité et sérieux qui ne se répètent pas, sans pour autant que l'un d'entre eux puissent servir de «hits». On ne s'en plaindra pas !

■ Ted



DEWOLFF

Live & outta sight II
[Mascot Records]

Si tu n'étais pas à leur petit festoche en 2018 (Dewolffest) à Utrecht (avec 2000 personnes et quelques groupes dont Birth of Joy), tu peux avoir une idée de ce que tu as raté avec ce Live & outta sight II. Pas forcément inspiré au moment d'intituler son troisième effort live, Dewolff l'a appelé comme le précédent, c'est un peu la suite mais pas tout à fait (le titre «Medicine» est présent dans les deux track-lists), ce petit dernier faisant la part belle au dernier opus studio en date (Thurst) avec «Big talk», «California burning», «Double crossing man», «Tombstone child», «Deceit & woo», et «Outta step & ill at ease». Le trio psychestoner-blues fait durer le plaisir, étend ses morceaux («Tired of loving you» gagne deux grosses minutes), laisse de la place au public pour accompagner son trio de choristes sur quelques «hou hou» et soigne les sonorités qui renvoient aux seventies. Ils gèrent parfaitement les temps calmes («Medicine» notamment) et régaler les amateurs d'Hammond. On peut juste regretter l'absence d'images, un petit DVD aurait été le bienvenu car les gars se démènent sur scène («Love dimension» !), leur lightshow est soigné et en termes d'immersion, c'est quand même plus sympa.

■ Oli



SKØV

Skøv
(Autoproduction)

A quoi ressemble le punk rock en 2019 ? Les Polonais de Skøv ont une réponse : un mélange d'un peu tout qui respecte certains codes. Originaires de Wrocław, le groupe formé fin 2017 cartonne déjà au pays (avec une démo livrée en 2018) et s'attaque à l'Europe avec ce premier opus éponyme blindé d'énergie. Forcément, ça joue vite, ça tape du pied et ça balance des riffs et des gimmicks harmonieux à foison, ça laisse de la place pour des chœurs (option punk hardcore), ça ne cherche pas trop à soigner les distos (même si la prod' de l'album enregistré au Per-lazza Studio est plutôt très bonne) et il y a un discours engagé (la justice aveugle en artwork). Côté ajout extérieur, on note surtout le chant hurlé / éraillé façon screamo venger que si t'essayes de l'imiter, tu te pètes les cordes vocales au bout de 2 minutes. Ces mecs-là ont l'air de gamins (mate le clip de «Burden of crowd») mais gèrent déjà les temps forts et les temps calmes comme des vieux briscards («Dust») et transmettent leur folie furieuse sans aucune retenue amalgamant tout ce qui passe et leur plaît. Comme ces jeunes loups ont les dents longues, tu risques d'en entendre parler ou de les voir débarquer dans un rade pas loin de chez toi pour foutre le balagan !

■ Oli



LUNEAPACHE

Onironautes
(Toolong Records / Differ-Ant)

Ce n'est pas si souvent qu'on a l'occasion de vous présenter des groupes de Toulon. Les derniers en date doivent être Brother James et Twin Apple, ce dernier est signé sur un micro label de la même ville nommé Toolong Records et qui héberge aussi le premier album de LuneApache dont on voulait vous dire deux mots. Cette formation (toulonnaise donc) menée par le guitariste et chanteur Anthony Herbin (ex-Boreal Wood) se plaît à battre la mesure sur des mélodies pop très psychés et aériennes, la même recette qu'ont découvert nos grands-parents dans les années 60 (dont l'époque Revolver et Sgt. Pepper des Beatles) jusqu'au début des années 70. Onironautes sent donc la période hippie en mode français puisque le groupe chante parfaitement bien dans sa langue, c'est d'ailleurs en grande partie ce qui le démarque du reste des autres formations dont le style est représenté aujourd'hui par des groupes tel que The Black Angels. Comme Kula Shaker en son temps, toute la panoplie vintage et psychédélique est déballée sur ce premier disque à commencer sur l'introduction très indienne (flûte, sitar) et par la forte présence de ce clavier rappelant autant celui de Ray Manzarek (The Doors) que celui de Doug Ingle (Iron Butterfly). Une régalaude audio assurée, recommandée qui plus est par Étienne Daho. Alors, ça !

■ Ted



HEART OF A COWARD

The disconnect
(Arising Empire)

Les Anglais fêtent leur dixième anniversaire avec un (déjà) quatrième album ! Si sur le fond, le groupe tape toujours dans un métal qui mixe djent et metalcore, dans la forme et dans le son, il y a une sacrée évolution avec l'arrivée au chant du leader de No Consequence à savoir Kaan Tasan (Jamie Graham préférant consacrer davantage de temps à sa famille), ça blaste toujours avec un débit assez impressionnant pour un chant clair et comme les petites mélodies sont bien venimeuses, ça matche carrément. Le chant devient même la pierre angulaire de ce The disconnect car les guitares de Heart Of A Coward restent sur la même tonalité et les parties aventureuses (progressives donc) sont assez rares. Même sur «Return to dust» qui aurait pu être un instrumental, Kaan vient poser un chant très doux qui accompagne les instruments plus qu'ils ne les dominent comme sur le reste de l'opus. Un peu redondant sur la distance, tu ne peux pas passer à côté de ce The disconnect si tu es familier des Hoac, idem si tu apprécies particulièrement le djent, dans tous les autres cas, il faut au moins te pencher sur «Suffocate» ou tester ta compatibilité sur leur assez bon clip/single «Drown in ruin».

■ Oli

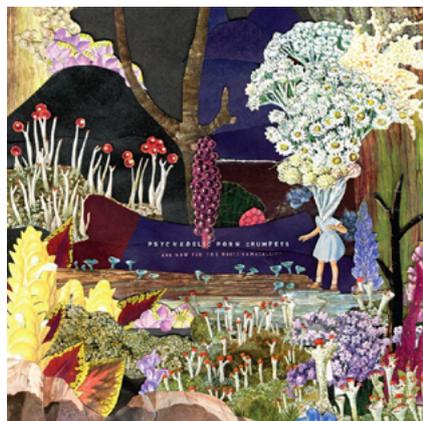


TWIN APPLE

Miss Sunbeam
(Toolong Records / Differ-Ant)

On vous en parlait au moment de passer en revue le contenu de leur précédent disque *After the endless day* sorti en 2013 (déjà !) : Twin Apple évoque le soleil, ce petit rayon dont on a tous besoin pour contribuer à notre bien-être physique et mental. Ça tombe bien puisqu'en février, la formation de Gabriel Arnaud, compositeur en chef de la bande, a sorti son nouvel album, le troisième. Bénéficiaire d'une campagne de financement participatif, Miss Sunbeam a pris son temps pour faire éclore sa pop aux accents exotiques (à l'image de la bossa-nova de «*Laughters & cocktails*» ou le tropicalisme de «*Daydreaming*»), juste le dosage nécessaire pour ne pas trop dérouter l'auditeur. La majorité du disque reste dans un registre pop récréative easy-listening, sans prise de risque aucune, mais qui a sacré potentiel de séduction. En effet, Les Toulonnais ont mis du cœur à l'ouvrage en sortant une œuvre admirablement jouée et tout à fait captivante. C'est d'ailleurs souvent les ballades du combo qui font le plus mouche (le magnifique single-hit «*Miss Sunbeam*») même si quelques morceaux se défendent par leur vivacité («*Haunted king*»). L'album se conclut par «*Barely skimmed*», un petit piano-jazz assez sympa, histoire de finir en beauté et en douceur. Un gros pouce levé pour l'ensemble de ce Miss Sunbeam.

■ Ted



PSYCHEDELIC PORN CRUMPETS

And now for the whatchamacallit
(What Reality? Records)

«Un crumpet est une variété de pain faite de farine et levure», voilà l'info Wikipedia gratuite pour mieux (ne pas) comprendre le nom de ce groupe, pour «porn», on n'a pas lancé de recherches internet, et pour «Psychedelic», on sait que ça signifie que la couleur de l'ensemble ressemble à l'altération de la vision en cas de prise de drogue douce mais qui te kaléidoscope les pensées tout de même. C'est bien sûr ce premier adjectif qu'il faut prendre en compte au moment de découvrir *Psychedelic Porn Crumpets* qui donne dans le stoner virevoltant, une sorte de Mars Red Sky sous acide. Le combo de Perth enchaîne les skeuds (c'est le troisième LP en 4 ans) et les concerts puisqu'après leur Australie natale, les États-Unis sont tombés sous le charme et l'Europe doit succomber cet automne. Si tu aimes les hallucinations, la couleur, les seventies, les mélodies ultra nerveuses, les noms chelous, les ambiances chaloupées (oui, ils ne sont pas toujours à fond), la fuzz et cette énergie qui file la patate et le sourire, alors, allume ta platine, et dépose le disque (oui, c'est le genre de trucs qui a plus d'allure en 33 tours) et embarque dans le monde de *And now for the whatchamacallit*, et tu peux y aller sans rien prendre d'illégal, le groupe se charge de tout.

■ Oli



TROY VON BALTHAZAR

It ends like crazy (Vicious Circle / L'Autre Distribution / Idol)

On ne va rien vous cacher, quelques fanes dont moi-même étions ultra fans des «plus ou moins» débuts de Troy Von Balthazar. «*Dogs*», «*Took some \$\$\$*», «*Bad controler*», «*Very very famous*», «*Dots & hearts*» ou encore «*Queen of what ?*», quelques bijoux de pop lo-fi parmi tant d'autres dont nous n'oublierons jamais l'existence car la musique marque la vie. Il faut dire qu'après la sortie du plutôt bon ... *Is with the demon*, nous avons presque perdu de vue le bonhomme. *Knights of something* est parvenu discrètement jusqu'à nos oreilles en 2016 sans parvenir pour autant à nous toucher de manière significative. Surement un défaut de renouvellement ou d'inspiration. Après tout, TVB s'en fout de nous, il exorcise ses démons et nourrit sa solitude en composant ce qu'il veut, comme il le veut (donc toujours presque seul). L'Hawaïen a sorti cette année son 5ème disque, *It ends like crazy*, et les sensations qu'on avait eu sur le précédent se répètent un peu, sans qu'il soit intégralement inintéressant pour autant. Quelques titres sortent cependant du lot («*Impale*», «*Lullaby for psycho*», «*Hell*», «*Filthy days*») et démontrent encore la magie dont cet artiste est capable. Après s'être révélé, ce nouveau disque se rapprocherait plus d'... *Is with the demon* que de son prédécesseur. Un bon présage pour la suite ?

■ Ted



EDMOND JEFFERSON & SONS

The winter
(Hummus Records)

Après vérification, il n'y a aucun Edmond Jefferson dans Edmond Jefferson & Sons, mais il faut bien avouer que ce nom «sonne» et qu'il charrie avec lui une certaine atmosphère, celle des années 60/70, celle des sonorités chaleureuses, celle des racines du rock. Et ça claque davantage que «Josette et ses potes» quand on donne dans le classic rock, même si ce dernier a la particularité d'être parfois chanté en français (par Josette). Distorsions lumineuses, rythmes marqués, chant enlevé qui a le don de perturber l'auditeur (le français et le style donne un petit côté psychédélique), le groupe venu de Bienne a écrit 11 titres homogènes, certains plus bruts, d'autres plus profonds mais toujours en respectant leur ligne de conduite : honorer ceux qui les ont précédés. Et s'il le faut, ils n'hésitent pas à mixer leur sauce avec des touches blues/folk pour élargir le spectre des influences et ravir un peu plus nos oreilles. Au passage, notons la très belle production (on pourrait presque croire qu'on écoute l'album en version vinyle alors que ce n'est qu'un CD) signée Sirup Gagavil (guitariste de Puts Marie), ça peut être une autre excuse pour filer rejoindre la famille Jefferson...

■ Oli



ROYAL TUSK

Tusk II
(E one)

Quand on est au sommet d'une énorme falaise, à tutoyer le vide, et qu'on veut rejoindre le fond de la vallée que l'on entrevoit à peine, on peut sauter en wingsuit et danser avec les aigles, ou faire volte face et rentrer par le joli petit chemin de randonnée qui serpente le long de la montagne. Alors c'est sympa la randonnée, puis c'est mignon tous ces petits bosquets, mais ça file moins l'adrénaline qu'un saut dans le vide. Avec Royal Tusk et ses riffs appuyés et saturés juste comme il faut, sa partie vocale parfaite, aux refrains mélodiques et aux chœurs participatifs, et sa section basse batterie qui ne déborde pas trop, on a 10 titres construits pour une petite randonnée dans un style hard rock moderne. Après un EP en 2014, puis le premier LP en 2016, voici leur 2ème LP, simplement baptisé Tusk II, les Canadiens t'emmènent tranquillement faire un tour. Contrairement à ce que peut prétendre la pochette, ça ne va pas saigner, on ne prendra pas un shoot de grosses sensations, mais le quintet d'Edmonton a le mérite de savoir enchaîner les tracks. C'est sans prise de risque ou d'innovation, c'est dommage, mais ça reste une randonnée plaisante, à la fraîche.

■ Eric

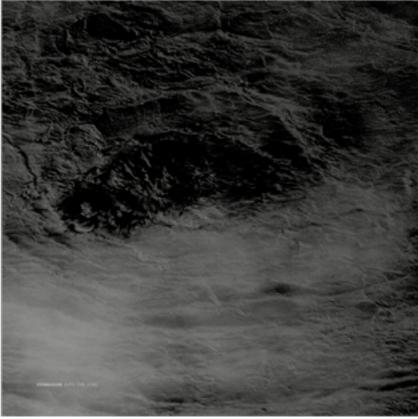


ALLUSINLOVE

It's okay to talk
(Good Soldier Records)

Avec un EP (dont tu retrouves les 4 titres sur ce premier album), Allusinlove a émoustillé toute l'Angleterre l'an dernier et a réussi à franchir la Manche pour livrer son rock sur le continent lors d'un gros paquet de concerts (les mecs sont déjà passés 3 fois à Paris). La cause de cet engouement, c'est la fraîcheur de «All good people» avec un assemblage de trucs dans l'air du temps qui font du combo de Leeds un porte-drapeau des tendances de cette fin de décennie. Une bonne saturation, un petit côté stoner, du rythme, des mélodies masculines, une touche de brit-pop et une attitude rock n'roll. Si en plus, tu trouves un duo pas manchot aux manettes (Cecil Bartlett (The Boxer Rebellion) et Alan Moulder (Depeche Mode, Nine Inch Nails, The Smashing Pumpkins...)), un label qui a bonne presse (Good Soldier Records a aussi signé Biffy Clyro ou The Wombats) et l'excitation propre aux Anglais pour faire d'un petit groupe un cador en quelques semaines, tu as tout pour comprendre pourquoi tu entends parler partout de cet It's okay to talk. Et sans être l'album de l'année, c'est un bon petit disque, qui évite la facilité et bénéficie d'une vraie identité (c'est pas toujours le cas chez nos voisins).

■ Oli

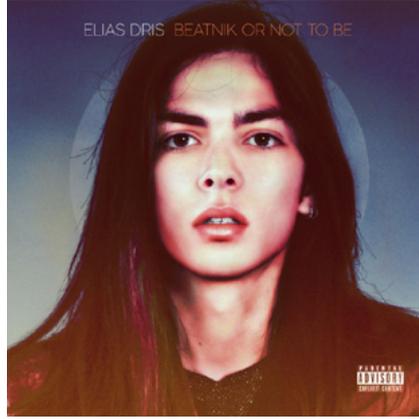


OGMASUN

Into the void
(Cold Smoke Records)

Un peu moins de quatre années nous séparent du remarquable *Out of the Cold*, Ogmason a donc pris son temps pour composer et enregistrer les deux gigantesques titres qui forment ce nouvel album (plus de 35 minutes de musique !) où ils affirment leur envie d'exploration. On oublie les éventuelles caractéristiques métal (ou hard) pour être franchement rock (même avec les saturations) avec des sonorités chères aux années 70 (l'orgue de «Space bears chilling in a hot spring») et des constructions résolument prog' avec ce qu'il faut d'expérimentations et de riffs qui traînent («Cote 304») pour étirer au maximum deux morceaux qui n'ont pas grand-chose de drone et à peine un poil de doom/sludge. À cheval entre post et prog mais jamais au galop, les Suisses travaillent les ambiances et marient les séquences là où d'autres identifieraient plusieurs titres. Épris de libertés, le quintette n'en fait qu'à sa tête et, de par sa maîtrise, joue avec nos nerfs et notre niveau d'excitation en étant capable de muscler radicalement une partie sans dénaturer l'esprit du titre. Les deux plages sont assez différentes, la première plus excentrique (voire un peu psyché), la seconde plus puissante et oppressante, mais je suis bien incapable de dire laquelle je préfère tant les deux sont intéressantes...

■ Oli



ELIAS DRIS

Beatnik or not to be (Vicious Circle / L'Autre Distribution / Idol)

Deux ans après son premier album folk/américana puis un album de reprises de Simon & Garfunkel avec Morgane Imbeaud de *Cocoon*, le jeune Elias Dris revient avec *Beatnik or not to be*, un deuxième album enregistré en France au mythique studio Black Box. Reconnu pour ses qualités de compositions, Elias évolue désormais sous influences pop. Fini l'Amérique (ou presque), place à la superproduction, aux effets en tous genres, aux mélodies taillées pour marcher et rester longtemps en tête, aux arrangements précieux, aux petites touches électroniques modernes, etc. Bref, vous l'aurez compris, ça se professionnalise sérieusement et cet album fera sans doute de ce jeune de 24 ans l'un des plus grands représentants de la dream-pop-folk nationale. Car ce nouvel album a des atouts «hit single», tels que «Endless summer», «Despite the scars» ou «Warm my chest». Malgré tout cela, et bien que le fossé entre son prédécesseur soit assez grand (au moins en termes de production et d'arrangements), attention à ne pas brûler les étapes. Car si par moments certains mouvements de chansons sont prévisibles (un peu de redite) et que des choix soient clairement influencés par ce qui fonctionne, on se dit que ce serait bête pour lui de ne pas prendre le temps de grandir et de se griller, car le meilleur est précisément devant lui.

■ Ted

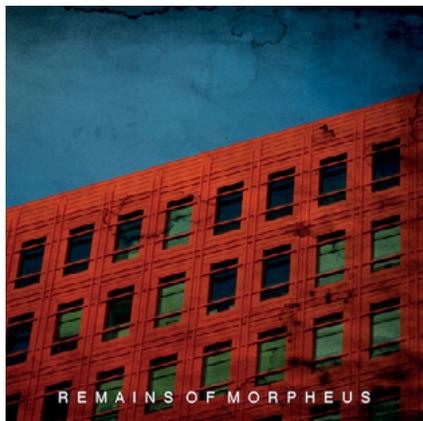


TERAMAZE

Are we soldiers
(Mascot Label Group)

Teramaze existe depuis 1995 et a déjà une belle discographie (c'est leur septième opus) mais à moins d'être un auditeur très averti au rayon prog-métal australien et être aller chercher ce que nous propose le pays des kangourous à part Karnivool ou Voyager, pas évident de croiser les auteurs de ce *Are we soldiers* désormais dispos à peu près partout dans le monde. Sans révolutionner le genre, le combo se laisse écouter grâce à un chant clair très accessible (peut-être un peu trop parfois, notamment sur les morceaux plus calmes comme «Control conquer collide») qui met l'accent sur les mélodies vocales plus que sur le reste (ça se ressent aussi dans le mixage). C'est d'ailleurs un peu dommage car les guitares apportent pas mal de petits trucs sympatiques et ne se loupent pas quand elles sont dans la lumière («light or flight», «M.O.N.S.T.E.R.S.»), idem pour le clavier dont l'association avec la rythmique est assez bien dosée («The one percent disarm»). Au final, en étant assez rock dans l'approche et pas trop barré (les parties techniques ne s'éternisent jamais), Teramaze peut apparaître comme une initiation au métal progressif, histoire de ne pas attaquer direct avec Dream Theater.

■ Oli



REMAINS OF MORPHEUS

XXI parallels
(Autoproduction)

En moins de deux ans, Remains of Morpheus a su convaincre un paquet de contributeurs pour financer la sortie de son premier album. Comment ? Avec une démo et des concerts chargés de belles promesses. On découvre donc avec le joli digipak de XXI parallels leur univers intégralement instrumental entre rock et métal, assumant complètement leur côté prog, ils se donnent à fond pour créer des ambiances hors des codes et enchaîner des plans aussi complexes que plaisants. On n'échappe pas aux grands noms pour les influences (revendiquées) genre Porcupine Tree / Steven Wilson («The awakening [Déjà vu]»), Pink Floyd («The awakening [Fall in]») ou Tool (l'intro à la basse de «Hunted [prosecution]») et on peut même aller chercher du côté de certains fous amateurs de jazz, histoire d'ajouter quelques petites touches deci delà, on citera alors Mike Patton («Hunted [persecution]») ou les autres Poitevins Step in Fluid. Malgré des morceaux assez différents (dans les sons, dans les rythmes, dans l'agressivité ou au contraire la zénitude), Remains of Morpheus nous garde bien au chaud dans son atmosphère et réussit à nous convaincre nous aussi de les suivre.

■ Oli



PARLOR SNAKES

Disaster serenades
(Hold On)

Comme une tresse, comme un scoubidou, comme la danse sensuelle entre deux couleuvres, elles s'entrelacent, se mélangent, se croisent et se recroisent. Elles ? Ce sont la voix d'Eugénie Alquezar et la guitare de Peter K, composantes complémentaires du duo Franco Américain de Parlor Snakes (à la lecture des noms, tu trouveras facilement qui est Parisienne et qui est New-Yorkais). Pour ce déjà troisième album, Parlor Snakes s'inscrit dans la lignée de l'indie rock sensuel et envoûtant. Hormis sur un seul titre en français, c'est en anglais qu'Eugénie nous murmure, nous titille, et c'est la guitare de Peter qui lui répond, oscillant sur des rythmes plus ou moins nerveux, des atmosphères plus ou moins étirées. A l'instar de cette belle pochette énigmatique au premier abord, à s'interroger sur la signification de cette belle étreinte, c'est un vrai duo paritaire qui sait te balader sur les neuf titres de ce Disaster serenade. Les Parlor Snakes valsent entre un rock épais, un blues apaisant, un garage rock frénétique, un pop rock enjoué ou aérien et on les accompagne avec plaisir.

■ Eric



EREVAN TUSK

Foreign lines
(Yellow Van/Microcultures)

Erevan Tusk, un nom qui résonne depuis au moins une dizaine d'années sur les scènes parisiennes puisqu'on les avait croisés à l'époque à la Flèche d'Or à Paris (salle qui au passage a fermé en 2016) en compagnie des regrettés Arch Woodmann. À cette occasion, le groupe n'avait pas retenu notre attention pour diverses raisons. Le passé, quelque part, nous rattrape toujours pour nous rappeler parfois qu'on a jugé trop vite. Neuf ans plus tard, ce Foreign lines nous parvient jusqu'aux oreilles et nous fait comprendre que le travail mais aussi l'évolution peut payer. En effet, ce disque est une vraie petite pépite pop mélancolique, d'aucuns diront pop érudite, qui nous prend aux tripes et joue avec nos émotions. Une confiserie sentimentale lénifiante, superbement jouée et bien écrite, que certains devraient prendre comme exemple. Cette œuvre ne tombe jamais dans le pathos, la maladresse, ou le mauvais goût tout en puisant le meilleur des influences du groupe (dont les Beach Boys, Grizzly Bear et Talk Talk) pour varier les plaisirs. Entre chansons faussement naïves («Bones and rainbows»), symphonies éthérées («Somersaults»), et ballades languoureuses («As a friend»), Foreign lines aura de quoi contenter tous les fans de musique pop et leur faire tirer quelques larmes de ton corps.

■ Ted



KILLSWITCH ENGAGE

Atonement
[Metal Blade]

Que fait-on quand on est des patrons du métalcore mondial ? On patronne. Ou tout au moins, on plafonne... Killswitch Engage n'a plus grand-chose à prouver à qui que ce soit et ne cherche pas spécialement à se réinventer. Reste qu'il faut quand même sortir des albums et faire des tournées pour ne pas pointer au chômage... Dans leur désormais longue discographie, cet Atonement prend le numéro 8 et ne se signale que par des remarques anecdotiques. Celle qui a fait un peu parler d'elle, c'est la présence d'Howard Jones sur «The signal fire», titre qui voit donc les deux chanteurs successifs du combo se répondre, malgré une instrumentation assez basique, c'est un des meilleurs de l'opus... Un autre morceau voit un invité de marque se faire une place, c'est «The crownless king» où le guttural chanteur de Testament Chuck Billy apporte un peu plus de puissance, là aussi, c'est sympa mais sans plus. Seuls quelques autres titres sortent du lot («Unleashed», «Take control») grâce à leurs dynamiques ou leurs variations. Pour le reste, c'est soit dispensable, soit raté comme ce «I am broken too» et son vieux riff rock tout mou qui n'amène qu'une mélodie mielleuse. Désormais, pour du bon métalcore, il vaut mieux aller le chercher chez les jeunes pousses...

■ Oli



SOLAR DISTRICT

Quantum
[Black Desert Records]

Je ne sais pas si Solar District joue pour les extraterrestres, mais ils ont une orientation spatiale assez prononcée. Après leur 1er EP Proxima, composé de 3 étoiles, ils proposent cette fois-ci une constellation un peu plus imposante avec Quantum et ses 9 particules photoniques (pardon, auditives). Alors de la musique pour les E.T. et autres aliens ? En fait, non. Certes, les boucles de synthés et les rythmiques choisies qui introduisent et composent certains titres contribuent à mettre en scène une ambiance électronique et froide comme doivent l'être les voyages intergalactiques. Mais la basse et la guitare résolument rock nous ramènent à des sensations plus humaines et tempérées. Pour rassurer encore les voyageurs qui ont embarqué dans ce vaisseau, la belle voix chaude et grave de Jos Pelhate nous réchauffe tout au long du voyage, tel le Capitaine Kirk sur son USS Enterprise. C'est un beau voyage dans le système solaire qui nous est proposé, un univers électro rock où la guitare et la voix prennent plus souvent les commandes. Le voyage se terminant en intimité, un simple piano-voix, pour te faire revenir définitivement sur terre, avec ceux de ton espèce.

■ Eric



FONTAINES D.C.

Dogrel
[Partisan Records]

Ce jeune groupe de Dublin fondé il y a à peine quelques années, trouve déjà un écho plus que favorable après la sortie en avril de son premier LP, Dogrel. Repéré via le clip de «Big», l'un des tubes de cet album, notre intuition était la bonne à la découverte de ce premier album. Ses onze morceaux sont autant d'hommages au post-punk britannique qu'on ne peut en passer un seul sans penser inexorablement à une formation qui a fait plus (The Cure, Joy Division, The Clash) ou moins (The Rakes, Art Brut, The Futureheads) l'histoire du rock au cours des cinq dernières décennies. Aussi, est-ce si troublant que ça ? Pas vraiment, surtout quand les titres ne sont pas dégueulasses du tout. Que ça buche («Big»), que ça soit urgent («Hurricane») ou doux, comme une ballade bien placée («Dublin city sky»), les Fontaines D.C. rappellent l'énergie juvénile du premier Arctic Monkeys et leurs compos sont d'une spontanéité éclatante et caractérisées par moments d'une légère naïveté («The lotts»). Plutôt poète que chanteur, Grian Chatter raconte notamment la perte de sa ville, sa gentrification et sa perte graduelle d'authenticité, et n'a visiblement pas besoin de leçon pour écrire et savoir comme déclamer ses textes. Cet urgent et électrique Dogrel mérite d'être écouté en live. Guette donc les dates des Irlandais !

■ Ted



LA JUNGLE

Past // Middle Age // Future
[Black Basset/A Tant Rêver Du Roi]

Et si Past // Middle age // Future était l'album de la consécration ? Rôh ! Ça va, on peut déconner deux secondes. Toujours est-il qu'après la découverte du troisième album de La Jungle, sorti en avril, la notion d'amour éternel pour les Wallons commence à faire son chemin. C'est simple, si tu as été émerveillé par les deux premiers, alors ce nouvel opus te touchera en plein cœur. Le cocktail de noise-rock hypnotique fait majoritairement d'éminents mouvements cycliques n'a pas changé d'un iota, et pourra presque te rappeler les grandes heures des rave party. Seule l'introductive «You say amen you say sword» joue la carte du mystique par son insondable vague sonore ténébreuse. Mais La Jungle ne se limite pas seulement à des boucles contagieuses, il sait aussi faire infléchir ses morceaux en y intégrant des parties moins tumultueuses avec des ambiances finement soignées («Lost in transition», «And the serf caresses the head of his lord») ou, à l'opposé, envoyer du rifting math-rock fulgurant à l'image de «The knight the trance». Cette musique farouche, rythmée d'une batterie imperturbable aussi précise qu'une imprimante 3D, et guidée par des bidouillages conçus par une 6 cordes, quelques outils et des tournures vocales restreintes, nous a encore mise au(x) pas.

■ Ted



SOUNDS AGAINST VULTURES

The dice are loaded
[Atypeek Music]

Alors oui, on peut se taper un kebab frites en foutant de la sauce et de la bidoche de partout. On peut aussi se descendre une mousse et que ça gicle dans tous les sens, à en avoir les mains qui collent. Parce que ça fait plaisir et ça fait du bien de se lâcher un peu. Sounds Against Vultures est parfaitement dans cet esprit. Ça dépasse du cadre, ça se tortille, ça fait pas des manières, et ça fait du bien. Le trio haurais sait faire du rock noise bien appuyé. Une guitare qui envahit l'espace sonore sur laquelle la voix essaie de surnager, contredite parfois par une section basse batterie qui cherche aussi à avoir son mot à dire, quand ce ne sont pas les chœurs qui veulent participer à cette joyeuse brutalité musicale. Dissonant à souhait, les 6 titres de ce deuxième EP (après Write your pain en 2014), rajoutent en asymétrie avec des longueurs et structures plus ou moins variées, même si Sounds Against Vultures aime étirer ses tracks vers les 6 minutes. Et en plus, même si tu n'aimes pas le bon noise rock, comme l'artwork est superbe, rien que pour l'admirer en vinyle, moi je dis que tu peux en faire l'honorable acquisition.

■ Eric



HOLY BONES

Silent scream
[Autoproduction]

Ferme les yeux, lance la lecture de ce «cri silencieux» et tu entendas quelque chose, outre le titre trompeur, tu te retrouves en Arizona avec une brindille dans la bouche, un Stetson vissé sur la tête et un Colt à la ceinture. Pourtant le trio Holy Bones n'est pas né sur les bords du Colorado mais auprès de l'Isère dans les Alpes, les grands espaces mis à part, ce n'est pas tout à fait le même trip. Pour autant leur rock marqué autant par le folk que l'americana donne le change et on n'y voit que du feu. Ces gars-là ont forcément du sang de cow-boy dans les veines. Une guitare douce, des rythmes porteurs, une voix marquante (qui nous touche parfois comme celle du génial David Eugene Edwards de 16 Horsepower et de Wovenhand), le combo a tout pour charmer toutes les oreilles, il apporte de la sérénité et si on se plaît à simplement contempler leur œuvre (le cinématographique «Badlands» et son sifflotis Ennio-Morriconesque alors que c'est pour le film éponyme de Terrence Malick qu'ils l'ont travaillé), on est parfois poussé à y participer, chantonnant avec eux cette «Same old song». Riche et bien construit, cet album est une belle et chaleureuse évasion qu'on aurait pu offrir à Patrick Balkany... mais qu'on préfère garder pour nous.

■ Oli

MIEGEVILLE

ESTOUEST



1ER ALBUM | 8 NOVEMBRE 2019

Jeu 17 Oct 2019 – PARIS
Ven 18 Oct - SAINT-OUEN-L'AUMONE
Ven 8 Nov - MULHOUSE
Sam 9 Nov - METZ
Dim 10 Nov - STRASBOURG
Jeu 14 Nov - BESANCON
Ven 15 Nov - LURE
Jeu 28 Nov - TROYES
Ven 29 Nov - BRUXELLES (BEL)
Sam 30 Nov - BEAUVAIS
Ven 24 Janv 2020 - GIGNAC
Sam 25 Janv - MONESTIES
Ven 31 Janv - TOULOUSE
Ven 13 Mars - CASTELNAU D'EST.
Sam 14 Mars – THIRÉ
Jeu 2 Avril - MONTAUBAN

Dans un monde où il faut absolument tout faire rentrer dans des cases, Miegerville fait figure d'électron libre. Si c'est pour Toulouse que son cœur bat, c'est aux quatre coins du monde que Matthieu Miegerville a jadis posé ses flight cases, en officiant pour des groupes de rock, tendance dure (MOPA, PSYKUP, AGORA FIDELIO). Et comme le talent protéiforme de cet auteur-compositeur-interprète aime vagabonder, il se met ici à nu avec EstOuest, recueil de huit chansons taillées dans le granit pour ce féru de poésie.

Entre poésie chantée et chanson urbaine, Miegerville navigue au plus profond de ses émotions mais jamais en eaux troubles. De Jacques Brel à Nick Cave en passant par Dominique A, qui par ailleurs a déjà salué la qualité de ses textes, Miegerville prend un malin plaisir à adresser un clin d'œil habile à ses influences, pour dénouer nos émotions les plus enfouies.

Sous sa voix ténébreuse s'érige un kaléidoscope de sentiments puissants, ceux d'un auteur dont les stigmates et les fêlures se muent peu à peu en un bouquet mélodique aussi délicat qu'engagé.

(Araud De Vaubicourt)

Mélo*dyn
PRODUCTIONS

Absilone



LA FERME ÉLECTRIQUE

LE W-FENEC REMONTE LE TEMPS DE QUELQUES MOIS POUR FAIRE UN PETIT FOCUS SUR NOTRE PASSAGE À LA FERME ÉLECTRIQUE QUI FÊTAIT SA DIXIÈME ÉDITION EN CE PREMIER WEEK-END DE JUILLET. COMME D'HABITUDE, LE FESTIVAL NOUS A HONORÉ D'UN ÉQUILIBRE PARFAIT DE DÉCOUVERTES (CANARI, YACHTCLUB) ET DE VALEURS SÛRES (FRUSTRATION, ZOMBIE ZOMBIE), MAIS SURTOUT D'UNE AMBIANCE COMME ON EN VOIT NULLE AUTRE PART. AUX ANTIPODES DES FESTIVALS TRADITIONNELS (COMPRENDRE «À DÉMARCHE PUREMENT COMMERCIALE») AU SEIN DESQUELS L'AMOUR DE LA MUSIQUE SEMBLE ÊTRE DE PLUS EN PLUS MIS DE CÔTÉ.





CASSE-GUEULE

Après avoir fait faux bond l'année dernière (cause Depeche Mode au Main Square Festival), non sans avoir enchaîné 3 ou 4 éditions d'affilée, nos retrouvailles avec la Ferme du Plateau (Tournan-en-Brie - 77) nous ont procuré cette agréable sensation de n'avoir jamais vraiment quitté ce lieu chaleureux. Dans un décor 100% recyclé avec du mobilier récupéré goûtant à une autre vie, se trouvent de petits coins de curiosité et d'expressions, une succession de petits étaux de disques, de livres, de sérigraphies et d'ateliers divers. Bref, impossible de se faire chier quand on s'accorde une pause entre deux concerts, ou qu'on déguste une assiette de frites-saucisses, une crêpe au Nutella ou bien un plat végétarien préparé avec soin (et pour des prix très abordables en plus). Et si tu n'as pas la chance de croiser des connaissances (fait rare car La Ferme Électrique est la version non péjorative de l'«Entre-soi», quand tu sais que la majeure partie du public doit être parisienne et du milieu indé), tu peux toujours aller déguster une bonne bière artisanale. Ça, c'est pour le côté «environnement», passons maintenant à la musique.

Rendez-vous à la Grange, l'une des 3 scènes du

festival (avec l'Étable et la scène extérieure), pour inaugurer cette édition anniversaire avec Canari, un trio de pop-rock bigarré appelant à l'exaltation des sens, à ouïe d'oreilles entre les mélodies planantes d'un Tame Impala et le psychédélisme de l'école de Canterbury. Ça matche direct avec nos ambitions de découvertes, cela ne pouvait mieux commencer. La deuxième claque s'enchaîne moins d'une heure après sur la même scène avec nos anciens compagnons festivaliers de La Ferme Électrique (l'histoire est belle !), j'ai nommé Quinzequinze. Ce collectif musical créé en 2013 regroupe une ribambelle d'artistes de tous horizons musicaux et de cultures différentes (dont Tahitiennne) et produit des titres formés de patchworks surprenants (électro, Rn'B, folklore exotique, math-rock, expérimental, trip-hop, soul, hip-hop) qui, combinés les uns dans les autres, révèlent une puissante force créative et bluffante. Un coup de génie de la part des programmeurs car à contrecourant des styles proposés par le festival (plutôt rock pour le coup). On ne compte plus le nombre de fois où l'on a subi le grand délire de Casse Gueule, soit un type habillé en bleu de travail qui ne sait (volontairement ?) pas chanter, et ses deux aco-



CASSE-GUEULE



QUINZEQUINZE

lytes frétilants gérant les synthés et la boîte à rythmes. Cette variété' synth-wave 80's complètement clivante vaut le coup d'œil, au moins pour les textes (peu communs et bien écrits) et le jeu scénique, et risque de vous arracher un sourire. Le groupe le plus «freak» de la journée.

L'un des shows attendus de ce vendredi était celui d'Enablers. Venus présenter le sixième album, Zones, les Californiens se sont révélés bons dans l'ensemble, sans grande surprise puisque nous connaissons déjà les vertus des spectacles de cette formation et la verve de l'écrivain-narrateur-performer Pete Simonelli. C'était l'occasion d'aller prendre des forces avant de rejoindre l'Étable et ENOB. Ces derniers, dont l'un des membres est ingé-son du festival (l'entre-soi, je vous disais donc), déversent leur rage sonore au public. Muni d'un tom basse, l'un des deux guitaristes gère les profondeurs percussives sur certains passages avec le batteur, tandis que l'autre manipule les sons, l'électricité et les effets comme personne d'autres. Yakoo se charge d'embellir le tout avec une voix poussée dans ses derniers retranche-

ments, comme s'il s'agissait de leur dernier concert. Intense, cette formule punk-noise-shoegaze sans garde-fou est le parfait exemple de la folie régnante vendue depuis des plombs par les aficionados du festival. Et ce n'est pas Le Singe Blanc qui démentira. Les Lorrains ont eu aussi des arguments à faire valoir en terme de désordre : deux basses, une batterie, des structures alambiqués, des onomatopées grotesques, des paroles incompréhensibles, une énergie de dingue pour une formule math-rock infallible. Une opportunité géniale de les avoir revus dans des conditions rêvées.

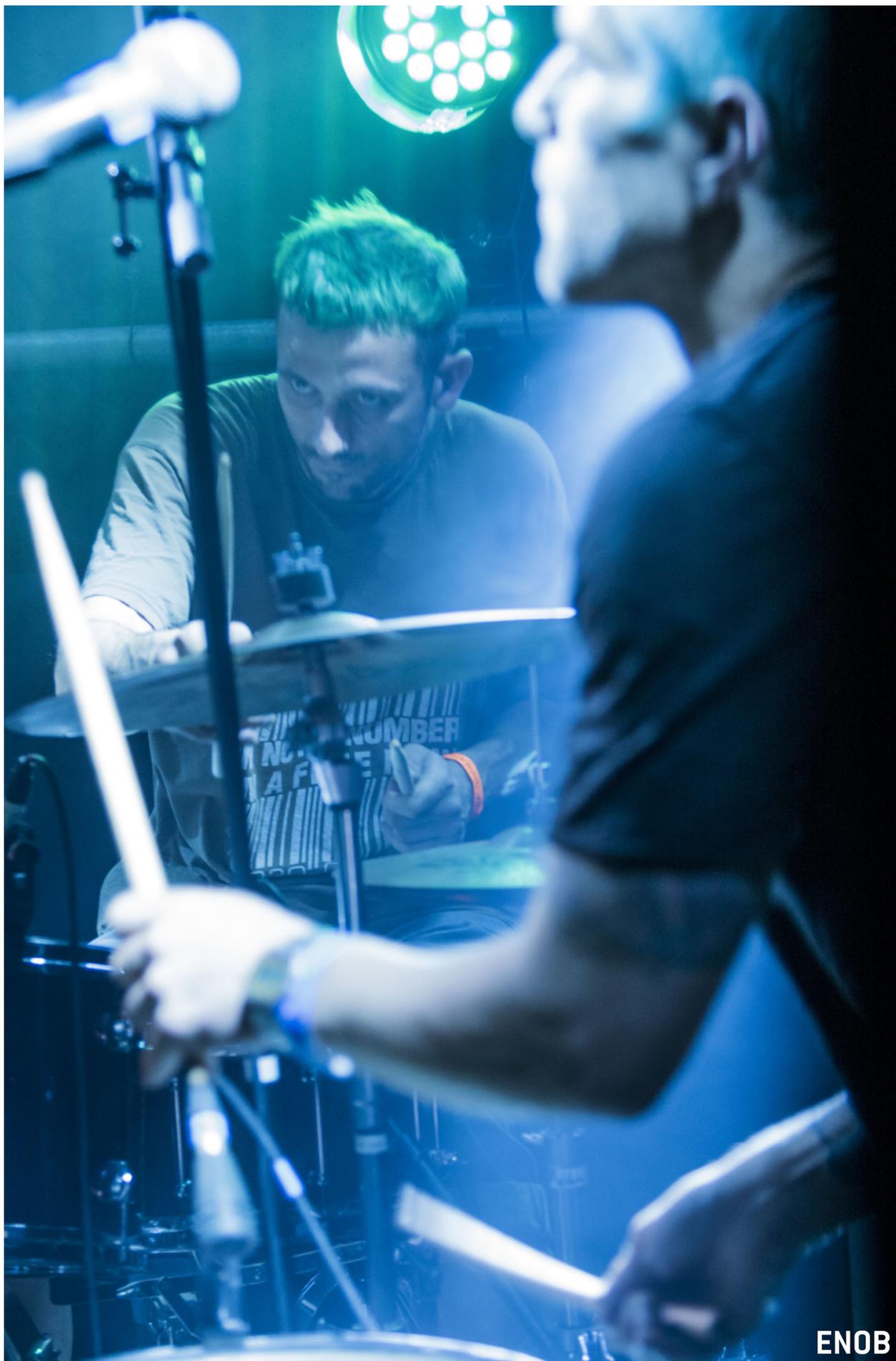
Place à Frustration, le groupe historique de Born Bad Records, principale figure française du courant post-punk. La bande de Fabrice Gilbert, formée en 2002, fait honneur à sa réputation live avec ses morceaux simples en apparence mais terriblement efficaces, on se croirait littéralement replongé à la fin des années 70/début 80, période que la plupart du public n'a sans doute pas connue. Pas de problème, les Parisiens - qui au passage sortiront leur prochain disque So cold streams le 18 oc-



QUINZEQUINZE



ENOB



ENOB



ENABLERS





FLEUVES NOIRS



FRUSTRATION



BRUIT NOIR



tobre - (re)font le taf et l'audience le leur rend bien. Après une pause bien méritée à l'extérieur avec la prestation «sympa sans plus» du duo Sud-Africain de garage-rock & Co Make-Overs, on découvre pour la première fois en live ce qui aux yeux de beaucoup est une révélation rock : The Psychotic Monks. Programmés tardivement (1h30 du mat), on comprend mieux pourquoi leur musique sied parfaitement à l'humeur nocturne quand se forment progressivement les contours de leurs rock psyché-noise un tantinet doomesque. Magistrale sera la performance pleine de noirceur de ce quatuor, une messe psychotique pour achever cette journée riche en émotion. Avant de partir rejoindre le camping, curieux que nous sommes, nous jetons un œil sur la prestation de Deux Boules Vanille, un duo de batteurs connectés à des synthétiseurs analogiques qu'ils actionnent en frappant sur leurs fûts. Loup et Frédéric connaissent visiblement quelques soucis techniques avec leurs machines mais, une fois lancés, terrasserons le public de leur transe technoïde. Samedi, la canicule bat son plein, on s'hydrate au

maximum afin de ne pas être cuit en arrivant au site. Saluons au passage tout le travail phénoménal de l'organisation (bénévole) qui s'est non seulement soucieuse du bien-être de chacun de ses festivaliers en passant devant chaque tente, mais qui a su également se démener sur le site pour gérer au mieux tous les problèmes inhérents à un festival (sécurité, planning, accueil des groupes, distribution d'eau...). Nous trouvons finalement l'ombre dans la Grange où joue La Famille Grendy, une formation qui procure une certaine forme de jovialité grâce à un savant mélange de chansonnettes, de rock pêchu et de folk. Parfait pour se mettre en jambe, surtout qu'on enchaîne pas avec n'importe quoi derrière, puisque Fleuves Noirs n'a vraiment rien de joyeux. En effet, les Lillois (avec deux ex-Berline 0.33 dedans) ne rigolent pas et balancent leur rock décapant et mystérieux. Une batterie qui martèle le tempo, une basse rugissante, des guitares à la fois dociles et indomptables mais surtout une voix qui s'adonne aux incantations. Une belle trouvaille qui devrait trouver son public, car le groupe est formé depuis quelques années et



ne compte qu'un seul album à son actif. La première petite claque de la journée est prénommée YachtClub, de la pop bariolée et bordélique faisant penser de manière assez directe à Deerhoof. Bon, la chanteuse est d'origine asiatique, ça aide à la comparaison, mais toujours est-il que leur alchimie fait mouche. C'est vrai, on aurait pu citer d'autres groupes comme Young Marble Giants ou Micachu And The Shapes puisqu'ils font partie de leurs influences. Lèche Moi ou Scanners ? Les deux formations jouent en même temps, finalement notre choix se tourne vers la facilité : aller à l'extérieur prendre un peu l'air avec du garage-punk-rock dans les tympan. Énergique, bien joué et rappelant les grandes heures des Ramones, Scanners nous redonne des points de vie.

Je n'imaginai pas du tout, en voyant Le Sacre Du Tympan sur la programmation, tomber sur un orchestre d'une dizaine de personnes mêlant le jazz, la soul et la cinematic-funk. Ne jamais se fier au nom de groupe, jamais. Clin d'œil au «Sacre du printemps» de Stravinsky, ce big-band dirigé par

le chef d'orchestre et compositeur Fred Pallem est à l'image de Calibro 35, inspiré notamment par les musiques de films des années 70. Celle de Le Sacre Du Tympan évoque autant François de Roubaix qu'Ennio Morricone en passant par David Axelrod et Lalo Schifrin. 20 ans que cette aventure a commencé, on regrette amèrement de ne pas les avoir connus plus tôt tant le concert fut bon. Avis plus mitigé en revanche concernant Bruit Noir (soit Pascal Bouaziz de Mendelson et Jean-Michel Pires de Mimo The Maker), du bla-bla de textes sombres écrits et déclamés sur une musique électronique très minimaliste et plutôt chiantie qui n'est là que pour le decorum avec un support vidéo en sus. Personnellement, je n'ai jamais aimé la musique et un artiste pour ses textes, c'est même carrément l'opposé, donc difficile d'apprécier ce duo surtout que le rendu général était mollasson (public y compris, sauf pour applaudir les artistes). Pour ma part, ça casse un peu l'ambiance du festival, et l'on préfère réserver nos écoutilles pour quelque chose de plus entraînant. Ce qui tombe plutôt bien car Zombie Zombie joue quelques temps après



ZOMBIE ZOMBIE



à la Grange. Autant je ne suis pas fan du groupe d'Étienne Jaumet sur disque, autant je me dis que je peux apprécier le projet sur scène, car il est taillé pour ça. Après un début poussif où les fantômes de Neu! sévissaient, la machine s'est progressivement emballée dans une transe contagieuse pour ne plus s'arrêter. L'intensité donnée par la formation a été égale à ce que leur a donné le public.

La suite donnée à cette soirée est un saut entre Dick Voodoo et Fumo Nero, deux duos aux ambiances complètement différentes qui ont néanmoins un point en commun : la boîte à rythmes. Si du côté du premier, ça manie avec entrain la vague froide de Suicide et le groove des Cramps, de l'autre résonne les ondes d'un italo disco-punk fun et dansant (Antonella et Jean-Phi ne sont pas italiens mais de l'orga du festival). Minuit est passé de quelques minutes, c'est la dernière ligne droite de cette édition qui nous propose Le Réveil Des Tropiques dans La Grange. Composé de membres de Oiseaux-Tempête, de Casse Gueule (oui, certains ont le droit de jouer plusieurs fois dans le festival), d'Ulan Bator ou en d'Eddie 135, pour ne citer qu'eux, cette formation est en totale roue libre sur scène. À la manière d'improvisations planantes et instrumentales, le quintet étire les plages sonores un peu comme le font les Swans d'une certaine manière, sans être autant puissant. Un show super bien placé avant la claque reçue de la part de La Jungle. Arrivé avec du retard, selon nos échos, du côté de la cour de la ferme du Plateau, le duo belge de noise-transe s'est lâché comme jamais (comme toujours ?) dans l'exiguë Étable archi remplie. Nullement surpris, tant le succès de leur dernier album (Past // Middle age // Future) est visible. Rémi et Mathieu semblent carbonisés (enfin, surtout Rémi) de leur tournée qui est encore loin de se terminer, et on comprend mieux quand l'énergie qu'ils déploient en 45 minutes est sans commune mesure. Difficile de retrouver ses esprits alors pour profiter du dernier spectacle de cette édition, à savoir Tonn3rr3. Ce mélange éclairé entre boucles électroniques, percussions et claviers est aussi un pur produit local de la Ferme que les festivaliers ont dégusté allègrement sur le dancefloor extérieur. Alors que la journée est encore loin d'être terminée pour pas mal de monde, on choisit de reposer nos oreilles au camping en faisant le replay de cette journée et de cette édition (près de 30 groupes au comp-

teur) avec nos voisins. Verdict ? Vivement l'année prochaine !

Merci à Lola, à toute l'équipe de La Ferme Électrique et à l'asso Fortunella.

Coucou à Guillaume, Clem, Mathieu, Flo, Marie, les Quinzequinze, Coco et Erwann de The Absolute Never, le Coon, Deborah, JP de Martingale, et tous ceux que j'ai oublié à l'instant présent.

■ Ted

Photos : © Guillaume Vincent - Studio Paradise Now



IL Y A 10 ANS : SKINLAB

The scars between us (Stand and Deliver Records)



2009 aura été l'année de moult retours et parmi tant d'autres celui de Skinlab, groupe de seconde zone derrière les cadors de l'époque qu'étaient Machine Head et Pantera. Dès le premier titre qui porte divinement bien son nom («Face of aggression»), le groupe choisit de scotcher les tympans et de marquer les esprits avec une baffe power metal qui n'a rien à envier à personne : riff en mode aggression perpétuelle, dynamique qui démenage un maximum, une voix sur-virile qui raclé tes neurones et galvanise tes petits instincts guerriers, un solo incisif qui vient marquer une accalmie pour repartir de plus belle avec un tempo d'écervelé. Le groupe poursuit son matraquage auditif de fort belle manière avec «Amphetamine gods» et son déchainement de décibels efficace en diable : mention excellent. Et les titres vont s'enchaîner sans que l'on ait quoique ce soit à redire sur la prestation convaincante du groupe ou sur la qualité des morceaux qui font preuve d'une constance et d'un groove néo-métallisant empreint de lourdeur mais pas dénué pour autant de subtilité ou de nuances. Sur «Still suffering» par exemple, Skinlab se calque sur les accalmies d'un Machine Head et des ambiances écorchées d'un Pantera pour un moment en forme de best-of power metal 90's très réussi. Certains maugréeront dans

leur coin que le groupe fait preuve d'un manque d'identité flagrant sur ce titre (et un peu sur d'autres plages également...) en piochant chez les voisins de paliers, mais on préférera plutôt dire qu'ils ont une aptitude insolente à s'approprier les codes des autres pour un résultat plutôt classe. D'autant plus sous influences sur le dernier morceau éponyme «Scars between us» ou le frontman de Skinlab se mute en un Anselmo des grands jours sur certaines phases mélancoliques de toute beauté, rendant l'impact du déploiement de puissance exacerbée encore plus savoureux et percutant aux oreilles. Finalement très appréciable donc ce retour des Skinlab avec un disque qui foudroie l'auditeur tout en prenant soin de lui ménager quelques temps-morts joliment amenés.

Après cet album et différents départs, le groupe se sépare en 2011. Fin 2016, Skinlab se reforme pour fêter les 20 ans de Bound, gagged and blindfolded à travers plusieurs concerts. Un retour qui a semblé sans suite jusque début 2019 et l'annonce d'un retour en studio avec Ulrich Wild à la production (le gars a bossé avec les Deftones ou Static-X), ce nouvel opus est intitulé Venomous et sort le 25 octobre.

■ David

W(ho's next)-FENECE

BISON BISOU

KLONE

MIEGEVILLE

SHANNON WRIGHT

HYPN05E

BLACK STONE CHERRY

BAD BREEDING

MASS HYSTERIA

OISEAUX-TEMPETE

POIL

THE PSYCHOTIC MONKS

PLAGUE VENDOR

THE MAGPIE SALUTE

LE PRINCE HARRY

ETHS

...

NICO RISE BOOKING AGENCY

PETITE ENTORSE À NOTRE CAHIER DES CHARGES AVEC CETTE INTERVIEW «DANS L'OMBRE» DE NICO PUISQUE CELUI-CI EST ÉGALEMENT DANS LA LUMIÈRE AVEC WAYS. PUISQU'IL Y EST GUITARISTE. MAIS SES ACTIVITÉS DE TOUCHE À TOUT DU MONDE DE LA MUSIQUE LUI OUVRENT GRAND NOS COLONNES : RECHERCHES DE DATES DE CONCERTS, LOCATIONS DE VÉHICULE DE TOURNÉE, ORGANISATEUR DE FESTIVAL, COMMUNICATION... MAIS LAISSONS-LE SE PRÉSENTER !

Quelle est ta formation ?

J'ai un Master en Psychologie Cognitive. Du coup, mon créneau professionnel est en rapport avec tout ce qui concerne la formation e-learning et les nouvelles technologies de l'information et de la communication éducative.

Quel est ton métier ?

Je suis actuellement chargé de projet pédagogique et en parallèle j'ai monté Rise Booking Agency et je me concentre sur le Booking de groupe, leur comm', la création d'événements et d'autres services.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Je suis guitariste dans le groupe Ways. et je gère Rise Booking Agency. J'aide des groupes comme Leahtan, All My Memories et aussi Ways. dans le démarchage de dates.

Je travaille à placer les groupes sur des plateaux déjà existants, qui auraient besoin d'être complétés, ou en préparation, et bien sûr je crée aussi des événements, petites tournées et

pour la première fois cette année un mini Fest sur Paris au Cirque Électrique. J'appuie aussi la communication des groupes et via deux autres membres de Ways., nous proposons un service de location de van et un service d'enregistrement, mix et master. L'idée étant d'aider les groupes du roster actuel et les prochains groupes à venir dans leurs projets.

Ça rapporte ?

Humainement et musicalement parlant, oui beaucoup, mais financièrement parlant, pas du tout. L'idée première de RBA n'est pas de se faire de l'argent mais d'aider des projets musicaux qui me parlent grâce aux rencontres humaines faites lors des partages de scène qu'on a pu avoir avec Ways. C'est le cas notamment avec les gars de Leahtan. Depuis notre rencontre, je travaille aussi avec Arnaud, chanteur de Leahtan, sur des projets de Rise Booking. Il y a un aspect «collectif» et d'entraide au sein de ce projet.

Avoir un groupe de musique actuellement ne consiste plus à seulement faire de la musique.



Il faut communiquer et aller chercher des personnes pour se faire programmer et avoir plus de visibilité. Le booking et la création d'événement sont aussi des travaux à temps plein pour un groupe et mon travail consiste à aider un maximum de ce côté-là. Je partage donc ma semaine entre mon métier de chargé de projets pédagogiques, Rise Booking Agency et mon groupe de musique Ways.. Cela me rapporte surtout beaucoup de rencontres humaines et musicales incroyables !

Comment es tu rentré dans le monde du rock ?

J'ai commencé la guitare vers 15 ans en bossant des morceaux de groupes que j'aime énormément comme les Deftones par exemple. J'ai toujours eu l'envie d'avoir un groupe, de créer et de partager cette passion avec d'autres personnes, de faire la scène, de rencontrer des gens, découvrir de nouveaux projets et d'essayer d'aller toujours plus loin. À chaque projet que j'ai eu, l'idée a toujours été de faire évoluer ce dernier. J'ai donc naturellement pris le devant sur la communication des groupes dans lesquels je jouais et sur la création d'événements. Au final, je me suis créé cette expérience sur les 15 dernières années et c'est là que RBA a pris du sens pour moi.

Une anecdote sympa à raconter ?

Pour le moment, rien de croustillant à raconter !

Ton coup de cœur musical du moment ?

Pas évident de répondre à ça. J'écoute tellement de musique et de styles différents. En ce moment et dans le style de la «maison», j'écoute beaucoup de While She Sleeps ou encore le dernier Cult Of Luna. Et de sûr, j'ai toujours du Thrice à portée de main.

Es tu accro au Web ?

Oh oui. Je dois rester connecté un maximum pour me tenir au courant des nouveautés et pour travailler correctement. Je suis bien accro à Spotify et Youtube qui me permettent de découvrir un tas de groupes tout le temps !

À part le rock, t'as d'autres passions ?

La photo et le voyage. Alors je te laisse imaginer le kiff quand je pars avec Ways. sur la route. Je peux coupler la musique, le voyage et la photo en même temps !

Tu t'imagines dans 15 ans ?

J'ai pas mal de rêves et de projets que j'aimerais mettre en place ou d'activités ou secteurs dans lesquels j'aimerais bosser...

Merci Nico ainsi qu'Arnaud au sein de Rise Booking Agency.

■ Team W-Fenec
Photo : Guillaume Héraud

